40e ANNÉE (4e SÉRIE) N° 47 22 NOVEMBRE 1923

L'AMI DU CLERGÉ

Revue de toutes les Questions Ecclésiastiques

DOGME, MORALE, LITURGIE, DROIT CANON, ÉCRITURE SAINTE, PATROLOGIE, PRÉDICATION
JURISPRUDENCE CIVILE-ECCLÉSIASTIQUE

Publié avec l'Imprimatur de Mgr l'Évêque de Langres. — Paraît à Langres tous les jeudis

MGR F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

A. ROZIER
Docteur en théologie, Chanoine honoraire de Langres
DIRECTEUR

Toutes les lettres doivent être adressées à : M. le Directeur de L'AMI DU CLERGÉ, à Langres (Hte-Marne).

PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE et COLONIES FRANÇAISES	Édition complète	18 fr.
	Édition partielle	12 fr.
ÉTRANGER	Édition complète	20 fr. 50
	Édition partielle	14 fr. 50

L'édition complète comprend la *Doctrine* et la *Prédication* ; l'édition partielle n'a pas la *Prédication*.
On n'accepte pas d'abonnements de moins d'un an, ni d'abonnements à la *Prédication* sans la *Doctrine*.
Tous les nouveaux abonnements partent du *1er Janvier* de l'année en cours.
Les abonnés de France et des Colonies reçoivent gratuitement la *Jurisprudence* ; pour l'Etranger elle coûte 3 fr. 50.

Les annonces sont reçues exclusivement à nos Bureaux, à Langres

Chèques postaux : Nancy, 21.88

SOMMAIRE

DOCTRINE

Causerie de l'AMI sur les « Revues. » — I. L'auteur de l'*Imitation ;* candidatures de Gerson et de Gersen, 737. — II. Thomas à Kempis, 738. — III. Pourquoi le livre IV avant le livre III dans le manuscrit de Thomas à Kempis ? 741. — IV. Sympathies mécréantes pour l'*Imitation,* 743. — V. L'oraison d'action de grâces de S. Bonaventure au Missel, 744. — VI. Le Prince Napoléon et la *Vie de Jésus,* 744. — VII. Rousseau et la folie de la persécution, 745. — VIII. Vues sur le modernisme, 747. — XI. Sainte Térèse, 747. — X. Conversions russes, 748. — XI. L'Université Charlemagne de Nimègue ; projet de Facultés canoniques en Angleterre ; Séminaires de Missions ; Madagascar, 749. — XII. Propagande communiste en Angleterre, 750. — XIII. H. Bordeaux et l'alpinisme, 750 ; Alph. de Châteaubriant ; messianisme ; Julien l'Apostat et le Temple de Jérusalem ; S. François d'Assise, 751.

L' « Ami du Clergé » et les livres. — Comptes rendus bibliographiques : F. Renaud, Maurice Delacre, 751 ; Am. Boinet, G. Delahache, A. Bernard, F. Deshoulières, Alfred Hachette, 752.

PRÉDICATION

Entretiens sur la vie chrétienne. — LXXX. La fidélité aux devoirs d'état, 609.

Les Dominicales d'un petit Doyen. — II. *Immaculée-Conception :* La couronne de Marie, 612. — III. *3e Dim. de l'Avent :* La vie chrétienne, 613.

Pour l'Immaculée-Conception. — III. Notre joie en cette fête, 614.

Pour la fête de S. Nicolas. — I. En vue de relever sa Confrérie, 616. — II. *A des jeunes gens :* Le devoir de la piété filiale, 617.

Pour l'Adoration perpétuelle. — La réparation, 619.

Allocutions de mariage. — XXII, 622. — XXIII, 623.

A nos abonnés de l'Etranger

Les conditions économiques ne s'étant pas modifiées, le prix de l'abonnement pour 1924 reste fixé au même tarif que celui de 1923 (voir *couverture* du 26 octobre 1922), c'est-à-dire :

	Edit. complète	*Edit. simple*
CANADA :	3 piastres	2 piastres
ETATS-UNIS :	3 dollars	2 dollars
ANGLETERRE :	12 shillings	8 shillings
SUISSE :	15 fr. suisses	10 francs suisses
ESPAGNE :	15 pesetas	10 pesetas

Quant aux autres pays dont la monnaie est en perte sur le franc, par ex. la Belgique et l'Italie, nous sommes obligés de demander la valeur correspondant, *en francs français,* à 20 f. 50 ou 14 f. 50 au cours du jour où l'on nous fera le paiement.

Enfin, les abonnements pour l'Etranger étant **strictement payables d'avance,** il est indispensable que nous recevions *avant le 31 décembre* le montant du renouvellement, si l'on veut ne pas subir d'interruption dans le service de l'*Ami.*

PETIT COURRIER

Q. — Ayant à préparer des enfants de 11 à 13 ans à la communion les dimanches et fêtes, et devant également les aider à faire leur action de grâces, le cher *Ami* voudrait-il m'indiquer quels ouvrages je pourrais me procurer ?

R. — *L'Accueil,* de la R. M. Marie-Loyola, in-12, 5 f., Paris, de Gigord, vous donnera toute satisfaction. — Voir aussi des livres comme *Visites à Jésus-Hostie,* 2 in-32, 5 f., et *Entretiens avec N.-S.,* 3 f., par l'auteur des *Avis spirituels,* Paris, Téqui ; — et *Etincelles de foi et d'amour,* du P. de Nadaillac, 6 f., Beauchesne (celui-ci, écrit pour adolescents, mais vous n'auriez pas de peine à l'adapter pour enfants plus jeunes).

Q. — Je désirerais savoir : 1° s'il existe une *Vie* de sainte Yolande ; et 2° comment traduire en latin le prénom *Inès ?*

R. — Ad I. En fait d'Yolande *(Yolanda* ou *Yolendis),* je ne trouve que la Bienh. Yolande, dominicaine, prieure au XIIIe siècle du monastère

de Marienthal en Luxembourg ; fête le 17 déc. dans l'Ordre de S. Dominique. Notice de 15 lignes aux *Petits Boll.*, t. xiv, p. 339. Deux *Vies* en allemand, l'une par Weier, in-8, Breslau 1890, l'autre par Stehres, in-8, Luxembourg 1841.

Ad II. Inès est la trad. espagnole d'Agnès.

Q. — Ayant à faire une conférence sur le jeûne eucharistique, dans quel ouvrage pourrais-je trouver l'origine et l'histoire de cette institution ?

R. — Dix pages dans Many, *De Missa* (p. 320-330), in-8, 9 f., Paris, Letouzey ; — voir aussi, au t. xx du *Theologiæ Cursus completus* de Migne, l'*Histoire des Sacrements* de Chardon, col. 290 ; — Corblet, *Histoire du sacrement de l'Eucharistie*, t. i, p. 318-321, 591 (Paris, Berche).

Q. — Prière d'indiquer des sermons publiés en l'honneur de la Bienh. Thérèse de l'Enfant-Jésus.

R. — Voir ce que nous avons dit de l'ouvrage de M. Giloteaux, *couv.* p. 154.

Q. — Pourriez-vous me dire où trouver une grosse Histoire ancienne en 4 ou 6 volumes ?

R. — Gagnol, *Hist. ancienne, Hist. grecque* et *romaine*, en 3 vol., Paris, de Gigord.

Q. — N'y a-t-il pas un ouvrage sur l'histoire des Séminaires en France ?

R. — *Histoire des Séminaires français jusqu'à la Révolution*, par l'abbé Degert, prof. aux Facultés cath. de Toulouse, 2 vol. in-8, 10 f., Beauchesne.

Q. — Pourriez-vous m'indiquer un ouvrage traitant, au point de vue moral et religieux, des devoirs de l'infirmière ?

R. — *Aux infirmières de France*, par le cardinal Touchet, 4 f. 50, Lethielleux.

Q. — Prière d'indiquer, pour les humbles directeurs de patronages et œuvres de jeunesse, une revue théâtrale à bon marché.

R. — Prenez *En Avant musical*, mensuel, 6 f. par an, au Bureau des Œuvres de l'Evêché de Perpignan ; publie tous les mois des pièces faciles sans droits d'auteur, des saynètes, monologues et chansons. Spécimen gratuit (pas à nos bureaux, mais à Perpignan).

Q. — Connaissez-vous une notice sur l'abbé Darras, l'historien ?

R. — Non (né 1825, † 1878).

Q. — Dans quel ouvrage de S. Augustin se trouve cette phrase si souvent citée : « Evangelio non crederem, nisi me catholicæ Ecclesiæ commoveret auctoritas » ?

R. — Dans le *Contra epistolam Manichæi quam vocant Fundamenti Liber unus*, cp. v (alias n° 6) : *P. L.*, t. 42, col. 176 ; Bénéd., t. viii, col. 154, les deux premières lignes (nous avons vérifié).

Q. — Pourriez-vous me faire connaître quelques Vies de saints personnages, de notre époque, qui ont passé de l'état de tiédeur à l'état de perfection ?

R. — Peut-être trouveriez-vous à puiser dans des livres comme la *Vie du capitaine Marceau*, 2 vol., Haton ; l'*Histoire du général Lamoricière*, de Keller, 2 vol., Haton ; le *Chesnelong* de Mgr Laveille, Téqui ; la *Vie de Mgr Gay*, par dom de Boisrouvray, 2 vol., Tours, Mame ; et voir d'ailleurs, dans la multitude de biographies contemporaines analysées ici, ce qui ira le mieux au but que vous vous proposez.

Q. — Je voudrais recommencer mon *Liber status animarum*. Connaissez-vous des modèles ?

R. — Il en existe à la libr. Bahon-Rault, à Rennes ; — à l'Imprimerie des Orphelins, à Calais ; — chez René Giard, 2, rue Royale, à Lille ; — à l'Œuvre des Campagnes, 2, rue de la Planche, Paris 7e.

Q. — Pourriez-vous me dire s'il existe une Sainte Blanche et une Sainte Renée ?

R. — Ad I. Il y a plusieurs saintes *Candide*, au moins huit ; mais je ne trouve qu'une sainte Blanche, *Blanca*, qui se sanctifia dans l'état du mariage au cours du viie siècle, fêtée le 1er juillet. (Suppl. aux *Petits Boll.*, t. ii, p. 316).

Ad II. Une sainte Renée, *Renata*, est honorée à St-Etienne d'Auxerre ; je n'en sais pas plus long. *S. René*, évêque d'Angers au ve s., est honoré le 12 novembre.

Q. — Où pourrais-je trouver la vie des saints Roger et Alfred ?

R. — S. Roger *(Rogerius)* de Normandie, évêque de Cannes en Italie, fête le 15 octobre ; voyez les *Acta SS.*, t. vii oct., p. 70-77. — En fait de S. Alfred *(Alfridus)*, les uns invoquent Alfred le Grand, roi des Anglo-Saxons à la fin du ixe s., mort le 25 (ou le 28) oct. de l'an 900 (ou 899, ou 901) : cf. *Petits Boll.*, t. xv, p. 670-71 ; et les autres, S. Alfred de Cologne, évêque d'Hildesheim au ixe s., fête le 15 août : cf. *Acta SS.*, t. iii aug., p. 210-14.

Q. — Prière d'indiquer une *Vie* de S. Antoine, ermite, et de S. Sébastien.

R. — Ces deux Saints sont honorablement traités dans toutes les *Vies des Saints*. Vous trouverez peut-être d'occasion la *Vie* du premier par Ch. Hello, in-12, éditée chez Dillet en 1873, ou par l'abbé Verger, in-8, Poussielgue 1890. Sur le second, relisez *Fabiola*.

Q. — Où pourrais-je trouver des livres d'occasion pour monter une bibliothèque paroissiale en vue de combattre les mauvaises lectures ?

R. — Voyez les catalogues de Brunet, 32, rue Gambetta, Arras ; de René Giard, 2, rue Royale, à Lille ; la *Bibliothèque Revue* de l'abbé Dufêy, à Malroy, par Dammartin-sur-Meuse (Hte-Marne). — Vous connaissez sans doute les romans à 0 f. 60 et à 2 f. de la Bonne Presse, 5, rue Bayard, Paris 8e ? — Et pour être renseigné, abonnez-vous à la *Revue des Lectures* de l'abbé Bethléem, 77, rue de Vaugirard, Paris 6e, mensuelle, 20 f. par an (Etranger, 25 fr.).

Reliure. — L'abbé J. Frangeul, à Montjean, par Loiron (Mayenne), se charge d'exécuter reliures de l'*Ami* ou tous autres formats (*Ami* pégamoïd 2 f. 60 ; emboîtage 1 f. 50). Reliure garantie. Prix très réduits pour Bibliothèques paroissiales. Lui écrire avec timbre pour réponse.

— On trouvera des médailles-insignes pour *Confréries du St-Sacrement* chez Mlle Lagneau, 19, rue Nicolo, Paris 16e. Métal doré ou argenté, 2 f. 10 l'unité, 24 f. 30 la douz., 101 f. 50 les cinquante (format ovale, 55 millim. × 35).

— *La bambina Emma Mariani*, du chan. della Santina, a été traduite en français sous le titre : *La petite Emma du T. S. Sacrement* ; s'adresser aux Editions Salvator, à Mulhouse.

(Voir la suite p. 242).

LA VIE SPIRITUELLE

Mensuelle, par fascicules de 96 à 148 Pages
Ecole Théologique de SAINT-MAXIMIN (VAR).

DIRECTEUR :
R. P. M.-Vincent BERNADOT, O. P.

COMITÉ DE RÉDACTION :
Un Groupe de Professeurs au Collège Angélique à Rome

SON BUT

Eclairer les âmes chrétiennes sur les richesses de la vie intérieure. Enseigner tout ce qui peut être utile aux prêtres et aux fidèles pour se rapprocher de Dieu. Exciter une piété forte, éclairée, fondée en doctrine.

Aux **prêtres** elle enseigne l'art de la direction des âmes.

Aux **fidèles** elle expose tout ce qui se rapporte à la vie intérieure.

EDITION ORDINAIRE (12 fr. par an; Etranger : 15 fr.)

Chaque numéro contient des articles sur :

Les principes et la pratique : études sur la perfection et ses degrés, sur telle vertu en particulier, les fêtes liturgiques, la grâce, la prière, les sacrements, etc.

Les Maîtres et les Modèles : les Saints considérés soit comme **docteurs,** soit comme **modèles** de la vie spirituelle; études variées sur leur vie et leurs œuvres.

Textes anciens : extraits des grands auteurs spirituels de l'antiquité, oubliés ou d'accès difficile, toujours en vue de la vie spirituelle.

Les idées et les œuvres : monographies des œuvres chrétiennes d'importance générale; chroniques des principales manifestations de la vie spirituelle.

Bulletins bibliographiques : comptes-rendus très soignés des ouvrages anciens ou nouveaux à conseiller aux fidèles et aux prêtres pour leurs lectures spirituelles.

EDITION AVEC SUPPLÉMENT (18 fr. par an; Etranger : 21 fr.)

Tous les deux mois, aux cent pages de l'édition ordinaire est ajouté un supplément pour ceux qui s'intéressent spécialement aux questions d'érudition (études historico-doctrinales sur les œuvres des saints, les sources de la mystique, etc.).

COLLABORATION

La *Revue* est dirigée par les Pères dominicains, mais elle n'est pas l'organe exclusif d'une école particulière : elle s'inspire constamment de la doctrine traditionnelle. Elle compte parmi ses collaborateurs des Evêques, des prêtres séculiers, des religieux Bénédictins, Carmes, Franciscains, Capucins, Eudistes, Sulpiciens, Oratoriens, etc.

QUELQUES APPRÉCIATIONS DE LA PRESSE

L'Osservatore Romano (4 avril 1920) :

« *La Vie Spirituelle* est un organe très sûr pour la doctrine et la méthode. »

Les Lettres (février 1920) :

« Cette *Revue* réunit les plus fortes compétences et on ne saurait trop la recommander. »

J. MARITAIN.

La Vida Sobrenatural (revue espagnole) :

« *La Vie Spirituelle* a excité chez ceux qui suivent le mouvement religieux de l'Eglise de France un sentiment de joyeuse admiration. En effet, par sa doctrine et la qualité de ses collaborateurs, *La V. S.* est une publication qui n'a pas sa pareille. Elle ne peut que transformer rapidement ses lecteurs en les élevant aux plus hauts sommets de la vérité et de la beauté. »

EN RÉSUMÉ : *La Vie Spirituelle* se propose directement d'aider le prêtre dans sa sanctification personnelle et dans la direction des âmes.

S'adresser au Directeur de ***La Vie Spirituelle*, à Saint-Maximin (Var)**

Chèques postaux : LA VIE SPIRITUELLE, Marseille, 92.42

HORLOGERIE. BIJOUTERIE. ORFÈVRERIE
Montres, Garnitures de Cheminée, Réveils
Médailles, Chaînes, Couverts de Table, etc.
Catalogue franco sur **demande** aux **Etablissements E. MUGLER Fils**, à Valence (Drôme) qui accorderont aux lecteurs de l'*Ami* **toutes facilités** et **conditions spéciales avec crédit** au gré du client.

VINS DE MESSE
— BANYULS DOUX & GRENACHE SEC —
vinifiés selon les décrets liturgiques
Roussillon et Vin blanc de table
H^RÉ-P. SOULIER, à Collioure (Pyr^ées-Or^les)
avec les meilleures références ecclésiastiques
Prix-c^t franco. — Echantillons contre 2 fr. en t. poste

Les Statues de la B^se THERÈSE de L'ENFANT JESUS
par **Ch. DESVERGNES, G^d Prix de Rome**, le Statuaire d'Art religieux si réputé, sont les plus émouvantes et les plus artistiques. — Photographie et notice gratis sur demande. —
Marcel MARRON, éditeur, ORLEANS

VITRAUX D'ART **Charles CHAMPIGNEULLE,** *96, rue Notre-Dame des Champs,* **à PARIS**
Maison fondée à Metz en 1832
Représentant, maquettes et devis sur demande

Faites tous vos achats directement à la Fabrique d'Ornements d'Eglise.
Bronzes - Orfèvrerie - Chasublerie - Lingerie - Statues - Ameublement
La plus ancienne Maison, **fondée en 1580.**
Envoi des **Catalogues** sur demande.
Ancienne Maison Trioullier. — **MONTAGNIER,** Succ^r
24, Rue de Grenelle, PARIS (VII^e)

HARMONIUMS en tous genres
— MAISON FONDÉE EN 1839 —
LES PETITS-FILS de M^me KASRIEL
6, Rue TOLAIN, PARIS 20^e Arr.
— **Conditions spéciales pour Messieurs les Membres du Clergé** —
« Harmoniums de Salons nouveau système à air aspiré »
Echanges, Réparations, Location.

Prières Dorées de **Mes Petits Gars,** *f^co* 2 fr. 20. — Parfaits exercices d'initiation ascétique et mystique. *(Les Etudes)*. Mes petits raffolent des *Prières Dorées* et le niveau de leur piété monte sensiblement. *(Apôtre de Marie)*.

L'Essentiel au Catéchisme
Faire PENSER, faire SENTIR, faire AGIR, faire PRIER. *F^co* **5** fr. Vrai traité de psychologie, sera utilement consulté par tous profess^eurs et éducateurs quelconques. *(Les Etudes)*.

Les Curés Solitaires *F^co* 2 fr. 20. Solution, par la spiritualité solitaire, du problème de l'isolement. (Très recommandé par l'*Ami*, 14 juin 1923, p. 377).

Le Mystère de la Communion *Franco* 2 fr. 20. Je n'avais jamais bien compris « vous en moi et moi en vous ». Cette fois ça y est. (Un laïque D^r en Droit).

Le Mystère de la Sainte Trinité
franco **2 fr. 75,** répond à cette question : A quoi nous sert-il que Dieu soit Trinité ?
Chez l'Auteur **Abbé GELLÉ**, Docteur en Théologie, curé de **BRETTE (Sarthe).** Chèques postaux, Rennes 35.57.

VINS **MAISON DE I^er ORDRE,** recommandée par haut Clergé, offre tarif spécial Clergé. **Excellents Vins rouges et blancs.** Offre situation personne munie références ou parent d'ecclésiastique. — S'adresser **F. LIMOUZY aîné,** propriétaire-viticulteur, **NARBONNE (Aude).**

Librairie A. HATIER, 8, Rue d'Assas, PARIS (6^e) **Téléphone : Ségur 50-68** **Chèques post. : Paris 25.987**

Les Classiques pour Tous

Traductions françaises
Chaque exemplaire . . . . o fr. 50
Majoration de 25 %, soit **net** . . . . o fr. 65

Textes originaux
Chaque exemplaire . . . . o fr. 70
Majoration de 25 %, soit **net** . . . . . . o fr. 85

LITTÉRATURE ANGLAISE

(Textes anglais)
Byron. — The Prisoner of Chillon. Mazeppa.
Coleridge. — The Rime of the Ancient Mariner and Other Poems.
Dickens. — David Copperfield.
Emerson. — English Traits.
Frazer. — Selected Passages.
Lamb. — Tales from Shakespeare.
Ruskin. — On the Nature of Gothic.
Scott (W.). — Ivanhoë.
Shakespeare. — Julius Cæsar ; Macbeth.
Shelley. — Selected Poems.
Sheridan. — The school for scandal.

(Traductions françaises)
Bacon. — La Dignité des Sciences.
Milton. — Le Paradis perdu (2 vol.).
Reynolds. — Discours sur l'Art.

(Traductions françaises)
Scott (W.). — Quentin Durward.
Shakespeare. — Hamlet ; Beaucoup de bruit pour rien ; Les joyeuses Commères de Windsor ; Jules César ; Othello ; Macbeth ; Roméo et Juliette ; Le Songe d'une nuit d'été.
Stuart Mill. — De l'Utilitarisme.
Swift. — Voyages de Gulliver (2 v.).

LITTÉRATURE ALLEMANDE
(Traductions françaises)

Goethe. — Faust ; Hermann et Dorothée ; Le Second Faust ; Gœtz de Berlichingen ; Werther ; Poésies lyriques.
Kant. — Fondement de la Métaphysique des Mœurs.
Leibniz. — Essai sur l'entendement humain ; La Monadologie.
Schiller. — Guillaume Tell ; Les Brigands ; La Guerre de Trente ans ; Wallenstein (2 vol.).

LITTÉRATURE ITALIENNE
(Traductions françaises)

Alfieri. — Théâtre et Satires.
Arioste. — Roland furieux.
Boccace. — Le Décaméron.
Dante. — La divine Comédie.
Le Tasse. — La Jérusalem délivrée.
Machiavel. — Le Prince.
Michel-Ange. — Poésies.
Pétrarque. — Les Rimes ; Les Triomphes (1 vol.).

LITTÉRATURE ESPAGNOLE

(Textes espagnols)
Cervantes. — Don Quijote.

(Traductions françaises)
Alarcon. — La Vérité suspecte.

(Traductions françaises)
Caldéron. — La Dame fantôme.
Cervantès. — Don Quichotte (2 v.) ; L'Espagnole-Anglaise.

(Traductions françaises)
Lazarillo de Tormes.
Lope de Vega. — Aimer sans savoir qui ; Découverte du Nouveau Monde.

Par Poste, ne s'envoient que par TROIS exemplaires assortis

40e ANNÉE (4e SÉRIE) N° 47 22 NOVEMBRE 1923

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres, tous les Jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

A. ROZIER
Docteur en théologie, Chanoine honoraire de Langres
DIRECTEUR

Causerie de l'AMI sur les " Revues "

SOMMAIRE

I. L'auteur de l'*Imitation;* candidatures de Gerson et de Gersen. — II. Thomas à Kempis. — III. Pourquoi le livre IV avant le livre III dans le manuscrit de Thomas à Kempis ? — IV. Sympathies mécréantes pour l'*Imitation*. — V. L'oraison d'action de grâces de S. Bonaventure au Missel. — VI. Le Prince Napoléon et la *Vie de Jésus*. — VII. Rousseau et la folie de la persécution. — VIII. Vues sur le modernisme. — IX. Sainte Térèse. — X. Conversions russes. — XI. L'Université Charlemagne de Nimègue; projet de Facultés canoniques en Angleterre; Séminaires de Missions; Madagascar. — XII. Propagande communiste en Angleterre. — XIII. H. Bordeaux et l'alpinisme; Alph. de Châteaubriant; messianisme; Julien l'Apostat et le Temple de Jérusalem ; S. François d'Assise.

I. — M. Vacandard recueille, en les développant et quelquefois en les condensant, diverses études données par lui à la *Revue du Clergé Français* et à la *Revue Apologétique*, **Etudes de critique et d'histoire religieuse, IVe Série**, in-12 de VIII-268 p., 7 f., Paris, Gabalda.

Une de ces études a trait à l'*Auteur de l'*IMITATION DE J.-C.[1] M. Vacandard croit pouvoir fixer « avec assurance » la composition de l'œuvre aux environs de l'an 1400 : « plus exactement entre 1383 et 1420 pour le premier livre, 1426 pour les quatre livres. » Et il incline à penser que la paternité doit en être attribuée à Thomas de Kempen, communément connu sous le nom de Thomas à Kempis.

Sa conclusion est modeste, on voit. Et de fait son argumentation est loin d'emporter la conviction. Elle ne fait pas avancer la question. Après comme avant, comme après tous les critiques ses devanciers, l'auteur de l'*Imitation* peut remercier Dieu d'avoir exaucé sa prière : *Ama nesciri*.

Les manuscrits signés attribuent l'*Imitation* tantôt à Jean Gerson, chancelier de l'Université de Paris, tantôt à l'abbé Jean Gersen, tantôt à Thomas de Kempen; un copiste, ami sans doute des Chartreux ou Chartreux lui-même, l'a attribuée à un membre de son Ordre, mais sans donner de nom propre, ce qui dispense de tenir compte d'une attribution aussi vague.

[1] Autres études recueillies dans cette nouvelle Série de M. Vacandard : *l'Apostolat de S. Pierre à Rome* (9 pages seulement) ; *la papesse Jeanne ; la prophétie de Malachie sur la succession des papes ; sainte Geneviève de Paris ; la fausse Jeanne d'Arc* (réfutation de la thèse de la survivance et du mariage de Jeanne d'Arc) ; *les origines littéraire, musicale et liturgique du* SALVE REGINA ; enfin une longue étude (p. 215-246) sur *l'âme religieuse de Pierre Corneille* (à propos du *Corneille* de M. Auguste Dorchain, cf. *Ami* 1920, p. 283).

Hypothèse Gerson d'abord. C'est l'Italie surtout qui a fait la fortune de l'attribution à Gerson. Des neuf manuscrits qui portent ce nom, cinq sont italiens, trois français, et un, allemand. Et c'est à Venise qu'a paru l'incunable de 1483, dont l'*Incipit* est ainsi formulé : *Liber primus Johannis Gerson cancellarii Parisiensis*. A partir de cette date, et durant 150 ans et plus, le grand nombre des éditions de l'*Imitation* ont été imprimées sous le nom de Gerson.

Aujourd'hui cependant l'hypothèse Gerson est abandonnée. La vie et les œuvres de Gerson sont parfaitement connues. On a même un catalogue de ses œuvres dressé en 1423 par son frère, prieur des Célestins de Lyon, en réponse à la demande d'un confrère célestin : il n'y est pas question de l'*Imitation* (preuve qui n'est pas apodictique : l'oubli de l'*Imitation* pourrait s'expliquer d'autre façon). De plus, le style de Gerson, tout scolastique, n'a rien de commun avec l'*Imitation* (preuve de peu de portée également : le style de S. Thomas dans ses œuvres scolastiques n'est pas le style des hymnes du St-Sacrement ; le style de S. Augustin, dans ses instructions à son peuple, ne ressemble guère au style de ses grandes œuvres philosophiques ou théologiques ; etc.). Mais, argument décisif : l'auteur de l'*Imitation* était un moine : *Quid retribuam tibi pro gratia ista ? Non enim omnibus datum est ut, omnibus abdicatis, seculo renuntient et monasticam vitam assumant*, lib. III, cp. X ; cf. cp. LVI : *Domine Jesu,... suscepi, suscepi de manu tua crucem... Vere vita boni monachi crux est, sed dux paradisi... Eia, fratres, pergamus simul... ;* et lib. I, cp. XIX : *De exercitiis boni religiosi*.

Or, Gerson n'a jamais fait profession de vie monastique. Ce n'est donc pas lui qui est l'auteur de l'*Imitation ;* mais c'est pour lui une gloire immense déjà qu'on ait pu l'en croire capable.

Hypothèse Gersen. C'est le candidat de Mgr Puyol. Mgr Puyol, professeur de théologie à la Sorbonne, puis Supérieur des Grands Séminaires de Beauvais et de Rouen, fut le plus fervent, le plus laborieux, le plus érudit de nos *Imitationnistes*. Il a publié sur l'*Imitation*, de 1886 à 1900, dix volumes (dont trois in-4°) qui composent une vraie bibliothèque du sujet (Paris, Retaux ; Téqui successeur). Ce Jean Gersen, qui aurait été abbé bénédictin de St-Etienne de Verceil en Italie (entre 1220 et 1245), ne nous est d'ailleurs connu que par l'attribution qui lui est faite de l'*Imitation* dans

les manuscrits les plus anciens ; et Mgr Duchesne n'a pas manqué de contester son existence. Mais les brevets d'inexistence délivrés par Mgr Duchesne ne sont pas des arguments.

Ce Gersen qui n'aurait pas existé, ne serait que « le fils d'une faute d'orthographe » : un copiste aurait mal lu le nom de Gerson et l'aurait mué en Gersen...

Mais, d'abord, ce sont les manuscrits les plus anciens qui portent ce nom de Gersen : Gerson n'apparaît que plus tard. De plus, il y a de ces manuscrits qui portent la mention « *Abbé* » à côté du nom de Jean Gersen : or, Gerson n'a jamais été Abbé. Et puis, surtout, on ne va pas du connu à l'inconnu : or, Gerson était l'un des hommes les plus en vue du xv^e^ siècle ; Gerson remplit de sa gloire le xv^e^ siècle, le siècle d'où datent tous nos manuscrits : il n'est pas à croire qu'un copiste ait défiguré son nom pour écrire Gersen (la Congrégation de Sainte-Justine de Padoue, qui a dressé un Catalogue en 1453, marque l'*Imitation* au nom de Gersen, et sait très bien écrire Gerson en regard des œuvres du Chancelier de Paris). C'est bien plutôt le contraire qui est vraisemblable : un copiste, voyant ce nom de Jean Gersen, un nom totalement inconnu pour lui, aura flairé une erreur de son devancier et rectifié en écrivant Gerson au lieu de Gersen (pareille « rectification » n'est pas rare dans les ateliers de typographie). Et c'est là probablement l'origine de l'attribution à Gerson.

D'autre part, si l'*Imitation* a été écrite aux environs de 1230 ou 1240, comment expliquer qu'il ne nous en reste pas de manuscrit antérieur à 1421 ? Elle aurait été près de deux siècles en circulation sans que la moindre trace en ait subsisté !

II. — Hypothèse Thomas de Kempen [1]. Ce Thomas, qui mourut nonagénaire en 1471 (né vers 1380), était sous-prieur du monastère Ste-Agnès près Zwolle (capitale de la province hollandaise d'Over-Yssel), de la Congrégation des Chanoines réguliers de Windesheim (près Zwolle). C'était une des deux Congrégations qui devaient leur naissance à Gérard de Groote (1340-1384) ; l'autre était celle des Frères de la Vie commune. Ce Gérard détermina, en sa petite patrie d'Over-Yssel, un renouveau de piété dont l'action se fit bientôt sentir au loin. On l'appelait la Dévotion Moderne : *Magister Gerardus Magnus,* a écrit son disciple Busch († 1479), *primus fuit hujus nostræ reformationis pater et totius Modernæ Devotionis origo.* On ne fut pas toujours, dans ces communautés, d'un loyalisme écclésiastique parfait. Il est vrai que c'était le temps du Grand Schisme, puis des troubles qui tout le long du xv^e^ siècle furent la suite du Grand Schisme, dans l'Empire germanique (dont la Hollande faisait partie) plus qu'ailleurs ; et il pouvait sembler plus difficile qu'en d'autres temps de connaître son devoir. Mais les Saints savent toujours trouver la voie droite.

Or, il y avait, parmi les disciples de Gérard, aux environs de l'an 1400, un groupe d'écrivains à qui l'on ne peut nier que les pensées qui font le fond de l'*Imitation* n'aient été assez familières : Florent Radewyns (1350-1400 ou 1404), qui plusieurs années durant fut l'instituteur religieux de Thomas de Kempen (entré au noviciat en 1396), Jean Vos de Huesden (1388-1427), Gerlacus Petri († 1411), Henri de Mande († 1415), Jean de Schoonhoven, disciple d'abord de Ruysbroek, incorporé ensuite en 1413 au Chapitre de Windesheim. Il y a là une série de rapprochements qui, dans l'ensemble, sont impressionnants. Un des Kempistes les plus décidés, le P. Becker, établit un parallèle de près de trois pages entre les sentences de Schoonhoven et le livre I de l'*Imitation.* En voici quelques spécimens :

SCHOONHOVEN :	*Imitation,* liv. I :
Statim principiis tentationum nisi resistas nec aliquem hostem contra te per morosam delectationem invalescere permittas juxta dictum poetæ dicentis : Principiis obsta, sero medicina paratur, cum mala per longas invaluere moras.	Vigilandum est tamen, præcipue circa initium tentationis, quia tunc facilius hostis vincitur, si ostium mentis nullatenus intrare sinitur, sed extra limen, statim ut pulsaverit, illi obviatur. Unde quidam dixit : Principiis obsta, sero medicina paratur (cp. XIII).
Juxta verbum sancti Augustini : Ama nesciri.	Ama nesciri et pro nihilo reputari (cp. II).
Tutius est latere quam apparere... Item quidam sanctus : Nemo secure apparet, nisi qui libenter latet. Nemo secure præest, nisi qui libenter subest. Nemo secure loquitur, nisi qui libenter tacet.	Facilius est domi latere quam foris se posse sufficienter custodire. Nemo secure apparet nisi qui libenter latet. Nemo secure loquitur nisi qui libenter tacet. Nemo secure præest nisi qui libenter subest (cp. XX).
Tertium est ut non te misceas hominibus... in quantum potes bono modo, sed tene te solitarium sponso tuo Christo... Seneca : Quoties inter homines fui, minor homo redii.	Maximi sanctorum humana consortia ubi poterant, vitabant, et Deo in secreto vivere eligebant. Dixit quidam : Quoties inter homines fui, minor homo redii (cp. XX).
Versus : Pax est in cella, foris autem nonnisi bella.	In cella invenies, quod deforis sæpius amittes... Mane in cella, quia non invenies alibi tantam pacem (cp. XX).

La lettre de Schoonhoven d'où sont tirées ces phrases, est de 1383 environ, date à laquelle Thomas de Kempen était à peine né. Les autres Windeshémiens cités plus haut sont morts avant 1420. Par conséquent, si l'*Imitation* est de Thomas, ce n'est pas eux qui ont pu plagier l'*Imitation,* et c'est l'inverse qui est vrai. Mais, s'écrie Mgr Puyol, « l'auteur de l'*Imitation* est réfractaire à l'emprunt et à la citation, » sauf exceptions extrêmement rares.

Cette réflexion de Mgr Puyol ne prouve pas grand'chose. Il y a quantité de mots qui à telle époque sont en circulation dans tel milieu, qui

[1] Kempen, petite ville de 8 ou 9.000 habitants, aujourd'hui Prusse rhénane, à une dizaine de kilomètres de la frontière hollandaise (près Venlo). Une statue y a été érigée à Thomas en 1901, sur la place de l'église. — Il a aussi, depuis 1897, son monument à Zwolle, dans l'église catholique St-Michel.

font comme partie de l'atmosphère ambiante, qui vous viennent à la plume ou aux lèvres le plus spontanément du monde, sans que l'on puisse parler d'emprunt, encore moins de plagiat. L'*ama nesciri* était de ces mots-là sans doute dans le cercle windeshémien, probablement aussi le *nemo secure apparet..., nemo secure loquitur...*, le *principiis obsta,* le *quoties inter homines fui,* et sans doute beaucoup d'autres maximes qui ne sont ni de l'auteur de l'*Imitation* ni des Windeshémiens, qui sont de tout le monde. De même nous, quand nous disons : « A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire, » ou : « Cet âge est sans pitié, » il y aurait quelque pédantisme à ajouter la référence : « Ceci est de Corneille, ceci est de La Fontaine. » Même dans S. Ignace on trouve un emprunt fait, qui le croirait ? à Erasme : « Il est impossible, dit le P. de Grandmaison *(Recherches de sc. relig.,* 1920, p. 395-6), de ne pas remarquer que la phrase du *Manuel du Soldat chrétien,* d'Erasme, qu'on a rapprochée d'un passage de la Méditation fondamentale des *Exercices,* est curieusement semblable à cette dernière comme tour et comme fond. Jusqu'à preuve du contraire, on peut tenir pour probable que la phrase d'Erasme, demeurée dans la mémoire (ou, comme on dit à présent, dans le subconscient) de saint Ignace, lui a suggéré, à son insu, la formule qu'il a employée plus tard. Ce fait montre l'aptitude de l'esprit à prendre son bien partout où il le trouve, quitte à lui insuffler un esprit de vie nouveau. »

Une seule fois l'auteur de l'*Imitation* indique sa référence, parce qu'il s'agissait sans doute d'un texte moins connu. C'est pour la citation qu'il fait de S. François au ch. L du liv. III : *Nam quantum unusquisque est in oculis tuis, tantum est et non amplius, ait humilis sanctus Franciscus :* sentence prise de la Légende de S. François par S. Bonaventure, au chapitre intitulé *De Humilitate et obedientia : Sed et verbum hoc dicere solitus erat : Quantum homo est in oculis Dei, tantum est et non plus.* Déjà au chap. VI du liv. II *(De lætitia bonæ conscientiæ),* l'auteur de l'*Imitation* avait exprimé sous autre forme la même pensée : *Quod es, hoc es ; nec major dici vales quam Deo teste sis.*

Il y a donc une certaine parenté entre les écrits de l'école windeshémienne et l'*Imitation.* Mgr Puyol dit même que parmi ces écrits, « il en est qui ne sont pas beaucoup inférieurs peut-être à l'*Imitation* ni pour la forme ni pour le fond ; » et il cite le *Soliloque* enflammé de Gerlac († 1411 à Windesheim où il avait pris l'habit en 1403), *Soliloque* où le ton est, comme dans l'*Imitation,* celui du monologue intérieur ou de l'entretien avec Dieu et laisse à peine entrevoir l'intention didactique.

De cette parenté les kempistes concluent d'abord que la genèse de l'*Imitation* ne peut être cherchée qu'en milieux windeshémiens. La conclusion est certainement plausible. Mais elle n'est pas nécessitante. A des ressemblances de cette sorte il y a d'autres explications possibles. Un capucin, le P. Symphorien, vient d'étudier, dans un très long travail, *l'Influence spirituelle de S. Bonaventure et l'Imitation de J.-C. (Etudes franciscaines,* 1921, juillet-septembre, octobre-décembre ; 1922, janvier-mars, avril-juin ; 1923, mai-juin, juillet-août). Il y a, entre S. Bonaventure († 1274) et l'auteur de l'*Imitation,* un parallélisme de doctrine incontestable, un parallélisme même de vocabulaire souvent. L'auteur de l'*Imitation* a certainement étudié S. Bonaventure. Mais le P. Symphorien ne songe point du tout à en conclure qu'il a vécu en milieux franciscains, puisqu'il tient lui-même pour Thomas de Kempen. D'ailleurs, à côté des ressemblances, il y a les différences. Différences quant au fond même : S. Bonaventure appuie plutôt sur le côté surnaturel de l'Imitation du Christ, tandis que Thomas « puise son développement dans les détails de l'action de la créature. » Différence surtout de style : développement large et nombreux chez S. Bonaventure ; style moins nombreux, très antithétique chez Thomas :

C'est le style piquant, procédé d'écrivain de métier, que les moralistes affectionneront au XVII[e] siècle, pour frapper les médailles de leurs pensées, ou buriner leurs inoubliables portraits. Les *Frères de la Vie commune* enseignant les classiques païens, ne faudrait-il pas y voir, chez Thomas, un fruit de l'influence des modèles, surtout de celle de Sénèque ?[1] Le stoïcisme fut très tôt goûté des chrétiens, à cause de son grand souffle moral et de son souci de la discipline de l'homme... Il semble vraisemblable de penser qu'avec l'humanisme littéraire, progressant depuis Pétrarque, une influence se soit fait sentir, des modèles sur les élèves. Le type le plus représentatif des produits de cette éducation des *Frères de la Vie commune* sera, vers le XVI[e] siècle, Erasme, le roi des humanistes.

Le travail du P. Symphorien ne fera pas avancer la question de l'auteur de l'*Imitation.* Ce n'est d'ailleurs pas le but qu'il s'est proposé. Mais il

[1] Le P. Symphorien cite ce jugement de M. Strowski sur Montaigne : « Montaigne a un penchant et une tendresse d'âme envers l'art de Sénèque. Ce sont deux écrivains de même école. Montaigne aime un parler coupé, serré, nerveux ; il cherche les formules brèves et brillantes ; il se plaît aux antithèses ; » et il ajoute :

« Pour peu qu'on connaisse le texte original de l'*Imitation,* ce jugement sur Montaigne s'applique aussi à Thomas à Kempis. Rien d'étonnant à cela. Elevé dans le milieu de la Vie commune, où s'enseignaient les lettres antiques, Thomas a connu Sénèque et reçu de lui des leçons de style... Transfigurons les sentences de direction morale de Sénèque (du Sénèque des *Lettres à Lucilius),* quand il est possible ; coulons notre doctrine surnaturelle dans leur moule d'antithèse et de développement par énumération : est-ce que nous n'obtenons pas, en y ajoutant l'assonance, le style de bien des pages de l'*Imitation de J.-C. ?* Cela n'est nullement indigne de ce chef-d'œuvre, qui réalise une fusion si harmonieuse du naturel et du surnaturel. » Et le P. Symphorien nous cite, en spécimens, ces sentences des *Lettres à Lucilius :*

Quidquid facies, respice ad mortem.

Homines amplius oculis quam auribus credunt ;... longum iter est per præcepta, breve et efficax per exempla.

Si vis amari, ama.

Regula non quam formosa sed quam recta sit quæritur.

At illis aut hebetibus et obtusis, aut mala consuetudine obsessis, diu rubigo animorum effricanda est.

Cum multa percurreris, unum excerpe, quod illo die concoquas (le bouquet spirituel).

Initium est salutis, notitia peccati ;... nam qui peccare se nescit, corrigi non vult ; deprehendas te oportet, antequam emendes.

Sic vive cum hominibus, tanquam Deus videat ; sic loquere cum Deo, tanquam homines audiant.

Nimis anxium esse te circa verba et compositionem, mi Lucili, nolo ; habes majora quæ cures. Quære quid scribas, non quemadmodum ; et hoc ipsum, non ut scribas, sed ut sentias ; ut illa quæ senseris, magis applices tibi et veluti signes.

aidera à faire connaître et aimer S. Bonaventure. Le P. Symphorien en main, on passera des heures délicieuses non moins que fructueuses en compagnie du Docteur Séraphique[1].

Mettons que l'*Imitation* soit éclose en milieux windeshémiens. Est-elle l'œuvre de Thomas de Kempen ?

On fait jouer ici d'abord la critique interne. De Thomas, outre l'*Imitation,* nous avons des écrits authentiques : *De disciplina claustralium ; Epistola devota ad quemdam Regularem ; Recommendatio humilitatis ; De mortificata vita ; De devotione mentis ;* etc. Or, disent les kempistes, comparez le style de ces écrits de Thomas et le style de l'*Imitation :* pas de doute, c'est le même auteur dans l'un et l'autre cas. Mais les antikempistes tirent une conclusion toute contraire et ne retrouvent rien de la beauté littéraire de l'*Imitation* dans le Thomas authentique. J'avoue que je suis de leur avis, mais sans en rien déduire contre l'attribution à Thomas. Car, parce qu'un homme a écrit une fois un chef-d'œuvre, ce n'est pas une raison pour qu'il soit condamné à n'écrire plus que des chefs-d'œuvre. Les exemples sont nombreux, en histoire littéraire, de chefs-d'œuvre précédés ou suivis de médiocrités qui sont pourtant de la même plume.

Voici maintenant un argument de critique externe. La paternité de l'*Imitation* est attribuée à Thomas par la Chronique de Windesheim, œuvre de son contemporain Jean Busch, moine à Windesheim de 1419 à 1424, puis de 1456 à 1459, puis à Sulta en Saxe, † 1479 ; — par Hermann Reid, prieur d'un monastère saxon, qui connut Thomas au Chapitre général de 1454 ; — par Jacques de Gruytrode, chartreux des environs de Liège, dans son *Rosarium Jesu et Mariæ,* ouvrage antérieur à 1445 ; — par le manuscrit de Cambrai, provenant du monastère de la B. Vierge à Wallincourt, portant la date de 1438, antérieur donc au célèbre manuscrit de 1441 dont il va être parlé dans un instant. Ces attributions convergentes sont quelque chose ; mais elles ne diriment pas la question, puisqu'elles sont contredites par d'autres (et notamment par un des premiers copistes). Il y a toujours eu des gens très prompts à mettre une signature, au petit bonheur, au bas de ce qui n'est pas signé. Que d'œuvres du moyen âge, — même des plus grands, comme S. Thomas ou S. Bonaventure, — dont la paternité est niée ou discutée par la critique moderne la plus sage !

Mais il y a le fameux manuscrit de Bruxelles, signé ainsi : *Finitus et completus anno Domini MCCCCXLI per manus fratris Thomæ Kempis in monte sancte Agnetis prope Zwollis.*

Voyez, nous dit-on. Il a signé ! Mais qu'est-ce que prouve cette signature ? En soi, c'est la signature d'un copiste, rien de plus. Thomas a transcrit aussi une Bible et un Missel, et il les a fait suivre de la même formule *Finitus et completus* etc. : on n'en conclut pas qu'il est l'auteur du Missel ni de la Bible. Le manuscrit de l'*Imitation* de Nimègue, daté de 1427, a la même formule : *Finitus et completus anno 1427 per manus Henrici Tengnagel, canon. regul.*, etc. : on n'a jamais songé à attribuer l'*Imitation* à ce Tengnagel.

Oui ; mais le copiste de 1441 se comporte non pas en simple copiste, mais bien en auteur : il fait des corrections à son manuscrit, des additions (au nombre de cinquante-deux) ; il corrige ensuite les additions qu'il vient de faire lui-même. Par exemple, liv. II, ch. XI, après la période : *Qui autem Jesum propter Jesum...,* il avait d'abord écrit : *Et si Jesus vellet quod irent in infernum, ibi quoque contenti essent nec eum minus amarent,* phrase d'ailleurs dont il empruntait la substance au *Soliloquium* de son confrère aîné Gerlach ; mais ensuite il se ravise, trouve la phrase un peu raide, la biffe par une ligne rouge, et écrit ce que nous lisons partout : *Et si nunquam eis consolationem dare vellet, ipsum tamen semper laudarent et gratias agere vellent.*

L'argument n'est pas décisif. Il y a toujours eu des copistes qui prenaient beaucoup de liberté avec les textes qu'ils transcrivaient. Même en Ecriture Sainte, n'a-t-on pas conjecturé que le *Sobrius esto* de S. Paul a été glissé là par un copiste qui voulait peut-être administrer une monition au confrère à qui il destinait son manuscrit des Epîtres à Timothée ?

Il y a plus. C'est que ces corrections mêmes du manuscrit de Bruxelles se retournent contre Thomas. « Le grand ennemi de Thomas à Kempis, c'est son autographe, » écrit le P. Denifle. Sur 69 corrections, 17 sont des fautes essentielles. Quant aux 52 prétendues additions, elles ne sont que des restitutions de mots omis ; et elles se trouvent déjà dans des manuscrits antérieurs, où Thomas n'est pour rien. Par exemple, liv. I, ch. XXIII, il ajoute, au bas d'une page, la fameuse variante : *Nunc sunt dies salutis, nunc tempus acceptabile ;* mais déjà le manuscrit *Gaesdonckensis,* qui est de 1427, la contient en plein texte : il n'a pu l'emprunter au manuscrit de 1441 ! Par conséquent, le copiste de 1441, Thomas, n'a pas du tout fait œuvre d'auteur en l'ajoutant.

L'objection est grave. Pour y échapper, les kempistes n'ont vu qu'un moyen : antidater le manuscrit. S'il est de 1441, leur cause devient insoutenable. Mais il est daté de 1441 ! Oui ; mais peut-être la Ire partie en a-t-elle été écrite quinze ans plus tôt, avant 1427. C'est sur un « peut-être, » sur une simple possibilité que repose maintenant l'argu-

[1] S. Bonaventure, le Prince de la théologie mystique, comme l'a appelé Léon XIII au cours d'une audience mémorable accordée le 11 novembre 1890 aux Frères Mineurs de l'Observance :

« Vos autem, Franciscales viri, dit Léon XIII, theologiæ magistrum habetis, cujus volumina nocturna diurnaque manu catholicæ doctrinæ explanandæ, defendendæ versetis. Quemadmodum PP. Dominicani Angelicum Doctorem, S. Thomam, sibi vindicant, ita vos Franciscales Doctorem Seraphicum, S. Bonaventuram, vobis jure quidem optimo vindicatis. Is postquam maxime arduas speculationis summitates conscendit, *de mystica theologia tanta perfectione disseruit, ut in ea communi hominum peritissimorum suffragio habeatur facile* PRINCEPS. Frequens libensque Nos Doctorem hunc legimus ; ex qua lectione incredibili animi voluptate percellimur et fere in aera levamur : ipse enim manuducit ad Deum. »

ment qui aux yeux des kempistes semblait le plus solide.

Autre difficulté. Ce ms. de 1441 place le IVe livre de l'*Imitation* au IIIe rang, et le IIIe à la place du IVe. Thomas, s'il est l'auteur, était bien libre sans doute de modifier la disposition de son œuvre. Mais pourquoi les copistes, à l'unanimité sauf un, se sont-ils accordés à suivre l'ordre actuel, c.-à-d. un ordre différent de celui qu'adoptait l'auteur lui-même... ? A cela on répond que « rien n'empêche de penser que cet ordre remonte à un manuscrit approuvé par Thomas à Kempis. » *Rien n'empêche... :* toujours un *peut-être ?*

Voilà un aperçu de la question. Très bref, trop bref : en matière aussi obscure, aussi voilée d'ombres, il faudrait de longs exposés, appuyés de multiples confrontations de textes. Mais on a, dans ce qui précède, l'essentiel.

III. — Un mot encore sur cette interversion de l'ordre des livres III et IV, dans le ms. de 1441. Elle fournit au P. Symphorien l'occasion d'un nouveau rapprochement, intéressant, avec S. Bonaventure.

Voici la table du ms., telle qu'elle a été écrite de la main de Thomas lui-même :

In hoc volumine hi libelli continentur :
Qui sequitur me non ambulat in tenebris.
Regnum Dei intra vos est, dicit Dominus.
De Sacramento. Venite ad me omnes qui laboratis.
Audiam quid loquatur in me Dominus Deus.

C'est ainsi que l'on avait coutume alors de désigner les livres de l'*Imitation,* par la première ligne de chacun d'eux : *Qui sequitur me,* liv. I ; *Regnum Dei,* liv. II ; *De Sacramento,* liv. IV ; *Audiam quid,* liv. III.

Thomas, en mettant au IIIe rang notre livre IV actuel, a bien entendu marquer l'ordre de sa pensée. C'est qu'en effet le livre *De Sacramento* est bien en continuité avec le livre II et se rapporte à la *Voie illuminative,* selon que l'explique S. Bonaventure dans son commentaire de Luc, xiv, 15 : *Beatus qui manducabit panem in regno Dei.*

S. Bonaventure profite de ce verset évangélique pour rappeler la triple voie spirituelle, et la développe ainsi qu'il suit, par la division binaire de chacun de ses termes :

Panis doloris pœnitentiæ Panis laboris justitiæ	Via purgativa
Panis instructionis doctrinæ Panis sacramenti Eucharistiæ	Via illuminativa
Panis consolationis internæ Panis contemplationis supernæ	Via unitiva

La Voie purgative : expulsion du péché, d'abord du péché réel, puis du péché possible, c.-à-d. des restes du péché, qui augmentent notre possibilité naturelle de pécher. A ces restes, à ces dispositions vicieuses où nous sommes nés et dont le poids s'est accru par nos péchés personnels, il faut travailler à substituer les dispositions vertueuses de la justice : *Panis laboris justitiæ. Labores manuum tuarum quia manducabis.*

La Voie illuminative : elle consiste dans l'imitation du Christ, dit S. Bonaventure. L'imitation du Christ n'est possible que par la connaissance du Christ et l'énergie vitale du Christ. D'où, d'abord, *panis instructionis doctrinæ ;* puis, en second lieu, l'Eucharistie : *panis quem ego dabo...* Jésus est la voie, la vérité et la vie, c.-à-d. l'intermédiaire qui donne la vérité à notre intelligence et la vie à notre volonté... *Panis instructionis doctrinæ, panis Sacramenti Eucharistiæ :* c'est bien le développement suivi par la primitive Eglise dans l'initiation des catéchumènes, à l'exemple même du Sauveur, qui 1o donne aux foules l'instruction spirituelle, et 2o la réfection corporelle, forme et figure de la réfection spirituelle : Luc, ix, 11, *loquebatur illis* (aux foules) *de regno Dei,* puis, 16 : *acceptis quinque panibus et duobus piscibus...*

Enfin *la Voie unitive.* Elle constitue l'âme dans l'état d'union intime avec Dieu, à laquelle la conduit le Christ Médiateur. L'âme atteint d'abord la quiétude, le repos dans la vérité et l'amour, qui la console au cours de son pèlerinage : *Panis consolationis internæ* (ce qui est le titre même du livre III de l'*Imitation : De interna consolatione, De l'internelle consolation,* comme on traduisait jadis). — Puis, avec le progrès de l'état d'union en profondeur et en intimité, l'âme est introduite dans la contemplation supérieure des mystères divins, *Panis contemplationis supernæ,* dans des communications qui ont lieu sans l'intermédiaire des espèces sensibles et de tout ce qui en dépend : ni l'oreille, comme dans la prédication du Christ, ni la vue et le tact, comme dans l'Eucharistie, n'interviennent plus : c'est la communication d'esprit à esprit, *mutuam allocutionem, quæ est Sponsi et Sponsæ,* dit S. Bonaventure dans son *Incendium amoris*[1].

Plus loin, S. Bonaventure, jetant un regard en arrière sur le chemin parcouru, résume en trois

[1] Cet *Incendium amoris,* ou *Embrasement de l'amour,* est l'un des plus admirables opuscules de S. Bonaventure. Il exprime le terme des *Itinéraires* écrits précédemment par le Saint, *Itinerarium mentis in Deum, Itinerarium mentis ad seipsam,* et des étapes nécessaires dont il avait parlé dans son *De triplici via.* Il se divise en trois chapitres :

1o *De meditatione, qua anima purgatur, illuminatur et perficitur ;*

2o *De oratione, qua deploratur miseria, imploratur misericordia, exhibetur latria ;*

3o *De Contemplatione, qua pervenitur ad veram* Sapientiam.

« Par la contemplation, dit S. Bonaventure, notre esprit passe vers la Jérusalem céleste, à l'image de laquelle l'Eglise est formée, selon ces paroles de l'Exode : Voyez et faites selon l'exemplaire qui vous a été montré sur la montagne... *Necesse est enim, Ecclesiam militantem conformari triumphanti, et merita præmiis, et viatores Beatis, secundum quod possibile est... In gloria autem triplex est dos, in qua consistit perfectio præmii, scil. summæ pacis æternitatis tentio, summæ veritatis manifesta visio, summæ bonitatis vel caritatis plena fruitio...* Donc, autant qu'il est possible, acquérir ici-bas la similitude de ces trois propriétés : *Necesse est ergo, ut qui vult ad illam beatitudinem per merita pervenire, istorum trium similitudinem, secundum quod possibile est, in via sibi comparet, ut scilicet habeat soporem pacis, splendorem veritatis, dulcorem caritatis. In his enim tribus requiescit ipse Deus et inhabitat tanquam in solio proprio.* »

Paix, Vérité, Amour, telle est donc la *Vera Sapientia,* telle que nous l'explique S. Bonaventure dans son Comm. des Sentences (antérieur à l'*Incendium) :* la sagesse dans son sens tout à fait propre, dit-il, est le dernier des dons du Saint-Esprit. Par ce don il faut entendre une connaissance expérimentale de Dieu ; son acte propre consiste à ressentir la divine

mots la triple voie : *Necessaria enim sunt cuilibet tria, scilicet amaritudo, gratitudo, similitudo :* l'amertume de l'âme, voie purgative ; la reconnaissance, voie illuminative ; la similitude par l'union, voie unitive...

Gratitudo, voilà la synthèse de la voie illuminative : car la connaissance qu'indique ce mot *illuminativa,* ce n'est pas la connaissance de raisons intellectuelles, mais la connaissance singulière des réalités du salut, le Sauveur et ses œuvres divines. Connaissance non purement spéculative, mais qui doit mettre en branle notre puissance affective, car une illumination qui est du ciel échauffe en même temps qu'elle éclaire. *In gratitudine debet esse actio gratiarum.* Action de grâces, c'est le nom même de l'Eucharistie.

Or, cet enseignement bonaventurien du pain de la doctrine et du pain eucharistique, c'est le thème de tout un chapitre du liv. IV de l'*Imitation : Quod* Corpus Christi *et* Sacra Scriptura *maxime sint animæ fideli necessaria.* Ce n'est qu'au chap. xi que Thomas à Kempis en arrive à ce parallèle, et c'est ce qui nous permet à nouveau de constater en lui « peu de souci de réaliser un ordre logique. Pour les esprits amoureux d'expliquer l'enchaînement de la pensée, ce chapitre détone. Sa place naturelle était le commencement du traité, comme transition du IIe livre au traité de l'Eucharistie » (P. Symphorien). Mais enfin cela n'empêche pas l'identité de la doctrine d'être manifeste, entre S. Bonaventure et l'*Imitation.* Les deux grands besoins de l'homme, dit l'*Imitation,* sont la nourriture et la lumière : *cibo et lumine.* A l'homme infirme Dieu a préparé son Corps sacré en réfection, sa parole comme un flambeau qui éclaire sa marche. La vie serait impossible, *bene vivere non possem,* sans ces deux choses : la parole de Dieu, *lux animæ meæ,* et le Sacrement de son Corps, *panis vitæ.* Ce sont deux tables, où l'on met deux pains, l'un, de la doctrine sacrée, l'autre, le Corps et le Sang du Christ, banquet sacré de joie, calice salutaire qui enivre, *lætificans omnes fideles convivio sacro et calice inebrians salutari...*

L'*Imitation,* comme S. Bonaventure, envisage l'Eucharistie au point de vue de l'effet vital qu'elle produit. Que veut-elle dire cependant quand elle parle d'union : *Cor meum tecum uniri desiderat... Tu venis ut ex me sanctificeris et mihi uniaris... Cumque optata elevatione et fruibili unione potiti fuerint* (cp. iii, xii, xvii, et tout le chap. xiii : *Quod toto corde anima devota Christi unionem in Sacramento affectare debet) ?* Y est-il question formellement, directement, de l'union mystique du troisième stade de la vie spirituelle ?

Le P. Symphorien ne le pense pas. Il y a bien ce chap. xiii, qui roule tout entier autour de l'idée d'union. Mais ce n'est pas l'union mystique qu'il a en vue. L'union y est surtout décrite par l'*antithèse* de ce que l'homme veut quitter pour s'attacher à Dieu : lui-même et les créatures. Le désordre du péché originel nous oriente vers le créé de préférence au Créateur : l'ordre sera de quitter la créature pour se tourner vers le Créateur, le reconnaître comme l'objet souverainement aimable et s'unir à lui. La mémoire est pleine d'images qui absorbent indûment l'esprit et le cœur : elles doivent en disparaître pour n'y laisser que le souvenir, la pensée, l'amour du Créateur :

> Quis mihi det... ut jam me *nemo* despiciat, nec *ulla creatura* me moveat vel respiciat, sed tu *solus* mihi loquaris, et ego tibi... ut tibi totus uniar, et cor meum *ab omnibus creatis rebus* abstraham, magisque, per sacram Communionem ac frequentem celebrationem, cœlestia et æterna sapere discam ! (cp. xiii)... Ut totus in te liquefiam, et amore perfluam, atque *de nulla aliena consolatione* amplius me intromittam (cp. iv).

Ce n'est pas au liv. IV, c'est au liv. III que l'*Imitation* nous invite à l'union mystique, nous dit la condescendance de Jésus appelant l'âme à des communications plus intimes. Cette *mutua allocutio* à laquelle l'âme *debet elevari,* dit S. Bonaventure, cette *allocutio quæ est Sponsi et Sponsæ,* c'est bien le thème du liv. III de l'*Imitation : De locutione Christi ad animam fidelem.* C'est pourquoi tout ce livre III est écrit en forme de dialogue. Forme dialoguée qui n'est pas le résultat d'un simple choix littéraire, mais qui veut marquer l'état de l'âme jouissant de l'intimité de l'Epoux. Si l'auteur n'a pas employé les termes de *Sponsus* et *Sponsa,* mais de *Dominus* et *discipulus* ou *servus,* c'est « simple inconséquence, puisque la doctrine de ce Livre est bel et bien la doctrine de la vie intime d'union et d'amour » :

> Beata anima quæ Dominum in se loquentem audit, et de ore ejus consolationis verbum accipit ! Beatæ aures, quæ venas divini susurri suscipiunt... Beatæ plane aures, quæ non vocem foris sonantem, sed intus auscultant Veritatem docentem !... Beati qui interna penetrant, et ad capienda arcana cœlestia magis ac magis per quotidiana exercitia se student præparare !... Animadverte hæc, o anima mea, et claude sensualitatis tuæ ostia (ce par quoi il faut entendre non pas les sens seulement en eux-mêmes, mais en tant qu'ils fournissent à l'intelligence une matière à élaborer en connaissance intelligible), ut possis in te audire quid loquatur Dominus Deus tuus in te (lib. III, cp. 1).

Et tout le long de ce livre III, des expressions comme : *dissimilis sapor Creatoris et creaturæ... ad inhærendum tibi jubilosis excessibus... discam interiora ore cordis degustare... in amore liquefieri et natare,* qui indiquent bien la vie mystique : la remarque est de Gerson pour les mots *liquefactio, jubilum.* A la fin du ch. 43 *(Contra vanam et secularem scientiam) : Sed aliis loquor communia, aliis specialia : aliquibus in signis et figuris dulciter appareo, quibus-*

suavité : « *Nominal cognitionem Dei experimentalem, et hoc modo est unum de septem donis Spiritus Sancti, cujus actus consistit in degustando divinam suavitatem.* »

Or, dit Aristote, l'impression de goût ou de saveur est la connaissance expérimentale de ce qui est bon et doux : *Ipse gustus vel saporatio est experimentalis boni et dulcis cognitio.* La délectation est le sentiment d'un être uni au bien qui lui convient : *Delectatio est conjunctio convenientis cum conveniente cum sensu ejusdem.* Si ce bien est le Souverain Bien, ce sentiment atteint une intensité ineffable : d'où, *in viris sanctis et contemplativis,* tantôt l'extase, tantôt même *usque ad raptum, licet hoc contingat paucissimis.*

dam vero, in vero lumine revelo multa mysteria : **parallélisme entre 1° une connaissance *commune,* qui se fait par les signes et symboles, comme la connaissance normale, mais avec un élément de grâce, *dulciter appareo,* et 2° une connaissance *spéciale* qui a pour objet *multa mysteria,* qui s'obtient par une opération *(revelo)* et une lumière spéciales, *in vero lumine...***

Ceux qui ne trouvent pas de vie mystique dans l'*Imitation,* c'est qu'ils ne l'ont pas su lire :

L'*Imitation* est une œuvre complète, renfermant l'Ascétique et la Mystique, comme l'*Incendium amoris* de S. Bonaventure. L'Ascétique est la période de la vie spirituelle durant laquelle l'homme, par l'effort personnel, *industria humana,* les exercices, travaille à se rectifier ; la Mystique est la période de la vie spirituelle où l'action divine devient *apparente* (Voie illuminative, *industria cum gratia)* et *prépondérante* (Voie unitive, *maxime gratia movet).* ...L'*Imitation,* dans la continuité de sa trame, s'étend de la période ascétique à la période mystique de la vie intérieure, parce qu'une telle continuité existe dans la vie réelle. — « La mesure des grâces, a dit sainte Brigitte dans ses révélations, répond à l'usage que l'homme fait de son libre arbitre »[1].

IV. — Pourquoi arrive-t-il si souvent que des mécréants affectent ou éprouvent sincèrement de la sympathie pour l'*Imitation ?* Auguste Comte, par exemple :

Si l'état révolutionnaire consiste chez les praticiens en ce que tout le monde veut commander, tandis que personne ne veut obéir, il prend chez les théoriciens une autre forme non moins désastreuse et plus universelle, où chacun prétend enseigner et personne ne veut apprendre... *Si vous faisiez une lecture journalière de l'Imitation,* vous reconnaîtriez cela, qui vous servirait mieux que les résultats, intellectuels ou moraux, d'une avide lecture des journaux, revues ou pamphlets. On ne peut, *sans la vénération,* ni rien apprendre, ni même rien goûter, ni surtout obtenir aucun état fixe de l'esprit et du cœur.

Taine, *Voyage aux Pyrénées,* p. 205 :

Il était doux ici (abbaye de St-Savin) d'être moine ; c'est en de tels lieux qu'il faut lire l'*Imitation ;* c'est en de tels lieux qu'on l'a écrite. Pour une âme délicate et noble, un couvent était alors le seul refuge ; tout la blessait et la rebutait alentour. Alentour, quel horrible monde !... Qu'il est doux de *renoncer à l'action, à la compagnie, à la parole,* de se cacher, d'oublier toutes les choses extérieures et d'écouter dans la sécurité et dans la solitude les voix divines qui, semblables à des sources recueillies, murmurent pacifiquement au fond du cœur !... L'âme se vide des idées mondaines, et le rêve divin qui commence à couler en elle, amasse peu à peu le flot silencieux qui va l'emplir. Loin d'elle la science et les traits de doctrine ! Ils tarissent ce flot au lieu de l'accroître. Tant de mots augmenteront-ils la paix et la tendresse intérieure ?

Michelet, *Hist. de France,* t. I :

Au I^er^ livre (de l'*Imit.),* l'âme se détache du monde ; elle se fortifie dans la solitude au II^e^. Au III^e^ elle n'est plus seule, elle a près d'elle un compagnon, un ami, un maître et de tous le plus doux. Une gracieuse lutte s'engage, une aimable et pacifique guerre entre l'extrême faiblesse et la force infinie qui n'est plus que de la bonté. On suit avec émotion toutes les alternatives de cette belle gymnastique religieuse ; l'âme tombe, elle se relève, elle retombe, elle pleure, crie, il la console : Je suis là, dit-il, pour t'aider toujours... Courage ! Tout n'est pas perdu, tu es un homme et non pas Dieu, tu es chair et non pas ange. Comment pourrais-tu toujours rester en même Vertu ?

Comment ces gens et tant d'autres de nos contemporains qui rejettent tout surnaturel, ont-ils pu goûter ainsi l'*Imitation ?*

C'est qu'il y a dans l'*Imitation* un élément humain très développé qui appartient à tout le monde, croyants et incroyants : psychologie humaine, pessimisme de la vie (surtout au liv. I), charme de la bonté, de l'amour... Quant à l'autre élément, le surnaturel, « ses arêtes sont adoucies ; il ne pénètre pas tellement la composition, qu'il ne puisse en être séparé, » à des yeux mécréants[1] :

Aussi ne froisse-t-il pas celui qui croit au panthéisme de Spinoza, comme Taine, celui qui admet la religion de l'Humanité, comme Comte, ou un Michelet qui adhère aux vagues impressions du Déisme. A la place de J.-C. et du Seigneur, ils mettent, soit leur divinité panthéiste à laquelle ils communient, soit l'Humanité à laquelle ils se sacrifient, soit un Dieu vague qui est l'ami de l'homme par droit de nature et non pas un Créateur, un Supérieur personnellement distinct de lui, offensé par le péché, exigeant un compte rigoureux de notre vie morale et imposant la foi, la confiance et l'amour en cette merveille de l'Incarnation réalisée pour la Rédemption de l'homme.

Dans les chapitres de l'amour, les traits relevés ne sont pas propres à l'amour d'un Dieu personnel, Créateur, Législateur, Rémunérateur et Rédempteur de l'homme... Ce sont les traits généraux de l'amour tels que l'homme les constate en lui-même, malgré sa déchéance ; ils ne requièrent pas nécessairement l'amour surnaturel de Dieu, réalisé dans l'abnégation, la sortie de soi...

Sans doute Thomas à Kempis se sert de l'élément humain pour nous parler de l'amour divin ; mais leur union n'est pas tellement intime qu'ils ne puissent être séparés. C'est ce qui arrive chez Comte, Taine, Michelet. Ils jouissent pleinement de l'élément humain et adaptent l'autre à leur rationalisme panthéistique ou à leur jacobinisme mystique qui laïcise le surnaturel.

Cet état d'esprit se comprend, malgré son illégitimité. Aveuglé par l'orgueil, l'homme ne distingue pas ce qui en lui-même est de la nature, ou d'un principe supérieur ; et ce même orgueil le porte à se diviniser, parce que sa nature est essentiellement bonne.

Et cette constatation ramène le P. Symphorien à ce qu'il a déjà dit plus haut de « l'influence

[1] La théologie mystique de l'*Imitation,* passée sous silence dans un trop grand nombre de Commentaires, est bien mise en lumière dans l'excellent Commentaire publié par le P. Dumas sous le titre d'*Introduction à l'Union intime avec Dieu* (in-12 de 560 p., 7 f. 50, Paris, Téqui), IX^e^ édit. 1922, p. 10-17, 243-247, 360-370, et, de façon générale, toutes les pages consacrées au liv. III. — L'auteur en a reçu les meilleurs témoignages de nombreux membres de l'épiscopat (Mgr Bonnet, év. de Viviers : « Permettez-moi d'ajouter que, en donnant à la théologie mystique une forme nouvelle et plus attrayante, votre livre provoque à l'étude de cette science beaucoup trop négligée de nos jours, etc. ; » Mgr Gilbert, anc. év. du Mans : « ...J'ai mieux remarqué, en y revenant, son entière conformité avec la Mystique Traditionnelle, dans sa pureté, avant qu'elle n'ait été nuancée de subtilités peu utiles et trop techniques après les graves controverses du Quiétisme et du Jansénisme ») et du Saint-Siège : « L'accueil si bienveillant que l'Episcopat et le Clergé ont fait à ce livre mystique, écrit le card. Merry del Val (19 avril 1914) à l'auteur à propos d'une nouvelle édition de son livre, témoigne de son mérite et de sa beauté. »

[1] Le P. Symphorien voit ici un nouvel argument contre la thèse de Mgr Puyol, qui recule la composition de l'*Imitation* au XIII^e^ siècle :

« Au XIII^e^ siècle, dit-il, on accentuait tellement l'élément divin de la grâce et sa nécessité, qu'il eût été impossible, à un négateur de surnaturel, de goûter de la sorte un opuscule mystique. »

diffuse de l'humanisme sur un écrivain de ce mouvement de la Vie Commune qui se consacrait à l'enseignement des classiques païens. »

Et il termine en rappelant de nouveau que « c'est dans ce milieu que fut formé, cent ans plus tard, Erasme, le célèbre humaniste, type indéfinissable qui flottera indécis aux confins du catholicisme et du protestantisme. »

V. — Parmi les oraisons qui en tête du Missel figurent sous la rubrique *Gratiarum actio post Missam*, il y en a une qui est donnée comme étant de S. Bonaventure. C'est surtout une amplification de S. Bonaventure, amplification qui est l'œuvre de l'auteur du *Stimulus amoris* et qui quadruple presque le texte authentique du saint Docteur, tel que nous le trouvons dans le *Soliloquium :*

Eia, dulcissime Jesu ! transfige saluberrimo vulnere amoris tui medullas animæ meæ, ut vere ardeat, langueat et liquefiat et solo tuo desiderio deficiat, cupiat dissolvi et esse Tecum. Te solum semper esuriat, panem vitæ cœlestis, qui de cœlo descendisti. Te sitiat fontem vitæ, fontem æterni luminis, torrentem veræ voluptatis. Te semper ambiat, Te quærat Teque inveniat, in Te dulciter requiescat !

Formules d'une ardeur condensée où S. Bonaventure a tenté de signifier l'attrait dominateur de l'Epoux sur les âmes jusqu'à ce qu'elles parviennent à la divine fécondité de l'union, au baiser, à l'embrassement, où nous conduise la grâce du Saint-Esprit, qui est avec le Père et le Fils, dans les siècles des siècles : *Quousque perveniatur ad copulam et osculum et amplexum, ad quod nos perducat... Amen.*

De cette prière embrasée le P. Symphorien rapproche justement la série de formules d'une admirable concision où S. Bonaventure, dans l'*Incendium amoris,* résume les degrés de la voie unitive :

Vigilance entretenue dans l'âme par l'évidence de l'amour prévenant de l'Epoux et qui parfait l'âme dans le détachement de toute créature : *Te* VIGILANTIA *sollicitet propter Sponsi pulchritudinem.*

Confiance inébranlable, entretenue par les promesses indéfectibles de l'Epoux : *Te* CONFIDENTIA *corroboret propter Ejus certitudinem.*

Désir brûlant de la possession d'un Epoux d'une telle douceur : CONCUPISCENTIA *te inflammet propter Ejus dulcedinem.*

Ravissement de l'âme au-dessus d'elle-même, pour s'élever jusqu'à un Epoux d'une telle grandeur : EXCEDENTIA *te sublevet propter Ejus celsitudinem.*

Complaisance de l'âme absorbée dans un Epoux d'une telle beauté : COMPLACENTIA *te quietet propter Sponsi pulchritudinem.*

Joie enivrante devant une telle plénitude d'amour : LÆTITIA *te inebriet propter amoris Ejus plenitudinem.*

ADHÆRENTIA *te conglutinet propter amoris Ejus fortitudinem, ut dicat semper anima devota in corde suo ad Dominum : Te quæro, in Te spero, Te desidero, in Te consurgo, Te accepto, in Te exsulto, et Tibi finaliter adhæreo :* la force de l'amour de l'Epoux l'enchaîne à Lui d'une telle adhérence, que l'âme absorbée redit sans cesse à son Seigneur : Je Vous cherche, en Vous j'espère, je Vous désire, vers Vous je m'élève, je m'empare de Vous [1], en Vous j'exulte, à Vous je suis à jamais.

VI. — *Revue des Deux Mondes,* 15 août et 15 sept., publication d'une correspondance inédite de George Sand et du Prince Napoléon. Sur ce prince, le fils du roi Jérôme de Westphalie et le mauvais génie de Napoléon III, le plus farouche ennemi, en ces années du Second Empire, de Jésus-Christ et de son Eglise, voir *Ami,* p. 177 (correspondance avec Renan). Le ton de la Correspondance est très affectueux, très confiant : « Chère Madame... chère amie... chère voisine... Cher Prince... cher bon ami... cher grand ami... »

Il y a là, au 2 novembre 1863, une étrange lettre du Prince sur la *Vie de Jésus,* de Renan, qui venait de paraître. G. Sand lui en avait demandé son sentiment. Et ce sentiment est étrange. Cet homme, qui ne pouvait ouvrir la bouche sur l'Eglise sans blasphémer, ne se tient pas, quand il arrête sa pensée sur Jésus-Christ, de faire des réflexions étonnantes :

Je considère ce livre (Renan) comme un événement dans l'ordre des idées, est-ce parce qu'il répond à mon sentiment ? Peut-être. Jamais je n'ai cru que Jésus fût un philosophe, un penseur, un homme qui ait eu la conscience de ce qu'il faisait : je le sentais un fanatique, presque un inspiré. M. Renan me le montre comme je le sentais. Je ne suis pas croyant, j'aime peu la religion, mais j'aspire vers l'idéal, vers l'infini : sans le comprendre, on le sent.

Jésus, tel qu'il est représenté, c'est *l'amour* (c'est le prince qui souligne), ce n'est pas un Dieu matériel, mais c'est l'expression de ce qu'il y a de supérieur, presque de divin dans le cœur de l'homme. Vous qui comprenez si bien l'amour dans son acception la plus complète, qui l'exprimez comme personne, vous devez aimer cette explication.

Je crois que l'humanité vaut mieux après le christianisme qu'avant ; l'amour du prochain, le respect de la vie, cette aspiration vers le bien dans tout le monde, la destruction, ou la condamnation de l'esclavage, tout cela ce sont les résultats de Jésus. Jamais personne n'a eu une telle influence.

Tout cela, résultat de Jésus, d'un Jésus qui ne fut qu'un « fanatique » ? Mais les fanatiques n'ensorcellent les masses que sur un point de l'espace et pour un point du temps, non pas l'univers, « l'humanité, » ni pour la suite des siècles. Et ce n'est point à des buts aussi idéalistes que ceux que le prince vient de dire que tend l'action des fanatiques. — Après avoir confessé que « jamais

[1] Le P. S. traduit : « Je Vous accepte ; » je crois que l'on peut traduire comme je viens de faire ce mot *accepto,* tout autrement énergique que la forme simple *accipio* (de même que *capto* est la forme intensive de *capio) :* cf., en bas-latin, *acceptor* employé au sens d'oiseleur (en latin classique, *auceps* pour *aviceps,* de *avis* et *capio),* au sens aussi (chez Lucilius déjà) d'*accipiter,* oiseau de proie, épervier, faucon. Le nom *captor,* chez S. Augustin, est pris au sens de chasseur, de ravisseur.

personne n'a eu une telle influence, » le prince poursuit :

Je n'en avais pas conscience ; ce n'était pas, ce ne devait pas être un philosophe, s'adressant à l'esprit ; ce devait être un simple enthousiaste s'adressant à tous les hommes *par le cœur* (c'est toujours lui qui souligne), car chez tous les hommes les plus mauvais, il y a un côté du cœur qui est bon. Ajoutez que ce livre est venu dans un moment excellent où la fausse religion est seule prônée, où on veut nous imposer des dogmes qui nous révoltent, que nous ne devons, ni ne pouvons admettre, et ce livre, je le répète, est un bien pour notre société, parce qu'il rejette par une critique savante, érudite et juste, tout ce qu'il y a de faux, tout en laissant debout ce qu'il y a de consolant, de bon.

Suis-je trop idéaliste ? quelques-uns de mes amis me le reprochent. Sainte-Beuve, surtout.

De Sainte-Beuve ce reproche ne surprend pas. Sainte-Beuve, en ses dernières années, avait contre Jésus-Christ une haine autrement virulente que le prince. Sainte-Beuve était un apostat, ce que l'on ne saurait dire du prince, qui n'avait jamais dû savoir grand'chose en fait de religion, fils d'une mère protestante et d'un père qui n'avait jamais trop trouvé le temps de s'occuper de religion (qui d'ailleurs mourut chrétiennement, en 1860, à la grande joie de sa belle-fille la princesse Clotilde). — Le prince poursuit :

Il est vrai : *je doute,* mais je n'affirme pas la matière seule. — Non, ce serait affreux. — Vous aussi, trouvez-vous que je suis dans les espaces ? J'ai horreur du néant, et de la négation constante et sur tout. Ces Polonais insurgés, si sublimes, n'est-ce pas, aujourd'hui même, une preuve de ce qu'il y a d'indéfini dans le cœur humain ? N'est-ce pas l'amour qui les inspire, amour admirable du bien, du grand, du vrai contre tout ce qu'il y a d'odieux dans le monde ?

Une curieuse lettre de Maurice Sand, le fils de George. Il demande au prince (15 sept. 1868) d'être le parrain d'une de ses deux filles. Il veut les faire baptiser au temple, comme déjà il a fait baptiser au temple le petit garçon qu'il a perdu : — « Ce n'est pas que je croie au culte réformé plus qu'au culte catholique, mais je dois, pour ma conscience et au nom de la vérité, protéger mes enfants contre l'envahissement et les menées sourdes des prêtres romains. » — Voilà : il ne veut pas que ses enfants soient catholiques ; et pour les empêcher d'aller au catholicisme, de se laisser « envahir » par les prêtres romains quand ils seront adultes, il les protestantise dans leur enfance. Il ne croit pas plus au protestantisme qu'au catholicisme. Seulement, pour Maurice Sand, le catholicisme, cela compte ; le protestantisme, cela ne compte pas ; le catholicisme, c'est quelque chose ; le protestantisme, ce n'est rien. — Le prince Napoléon accepta, et fut parrain le 15 décembre suivant.

VII. — *Revue de Paris,* 15 sept., lettres inédites de Jean-Jacques Rousseau, publiées par Mme Noëlle Roger, fille de Théophile Dufour. Ce Théophile Dufour, érudit archiviste et longtemps directeur de la Bibliothèque publique de Genève, s'était passionné toute sa vie, — plus d'un demi-siècle, — pour un double sujet : 1° l'histoire de la typographie genevoise au XVe et au XVIe siècles, cadre où s'inscrit toute l'histoire des premiers temps de la Réforme, et 2° J.-J. Rousseau. Il n'a cessé d'amasser des documents pour les deux vastes ouvrages qu'il porta toujours en tête et ne publia jamais. Sa fille en détache aujourd'hui quatorze lettres, écrites la plupart après la condamnation de l'*Emile*. L'*Emile,* publié en 1762 à Amsterdam, fut condamné la même année, et partout, non pas seulement par le Saint-Office (Décret du 9 sept. 1762), mais en Hollande, en Suisse (à Berne, à Genève même, qui quelques années auparavant, en 1754, avait fêté le retour de son illustre citoyen au calvinisme), à Paris, par la Sorbonne et par le Parlement, qui fit brûler le livre (11 juin 1762) et décréter l'auteur de prise de corps. On lui facilite la fuite ; il vient s'installer à Môtiers au Val de Travers sur les terres du roi de Prusse, souverain de Neuchâtel. C'est là qu'il rédige sa *Lettre à l'archevêque de Paris* (1763), ses *Lettres écrites de la montagne* (contre les philosophes et les théologiens) (1764). Un pasteur ameute les paysans contre lui, des cailloux sont lancés contre ses vitres, son imagination lui représente toute une foule ardente à le lapider. Il quitte Môtiers, se réfugie sur l'île St-Pierre (toute en forêt, au milieu du lac de Bienne), dont il a chanté les charmes dans ses *Rêveries d'un promeneur solitaire*. Un décret du sénat de Berne l'en chasse (1765) ; il passe en Angleterre, où David Hume lui ménage un asile à Wootton, dans une solitude boisée du comté de Derby. Il y demeure treize mois, puis se brouille avec Hume, qu'il croit complice de ses ennemis : c'est le dernier coup pour sa pauvre tête, qui sombre définitivement dans la folie, dans la monomanie de la persécution. Il fuit l'Angleterre, séjourne un an à Trie, sous un faux nom, chez le prince de Conti, s'enfuit de nouveau, cherche un refuge en Dauphiné, à Bourgoin, à Monquier, revient à Paris en 1770, se croyant plus que jamais espionné, traqué, même par les passants, par les fruitières du marché, accepte au printemps de 1778 l'hospitalité du marquis de Girardin, à Ermenonville, où il meurt au bout de quelques semaines, 2 juillet 1778, d'une mort tragique probablement, mais non par le suicide : voir discussion de cette question de la mort de Rousseau, *Ami* 1913, p. 545-9.

Ce qui fait le triste intérêt des lettres publiées aujourd'hui, ce sont ces cris de douleur où l'on sent déjà vaciller sa raison. Un certain Comparet, de Genève, a publié (août 1762) contre l'*Emile* un pamphlet de 32 pages :

Quelle horreur, Monsieur, répond Rousseau (sept. 1762) dans une lettre qui n'a peut-être pas été expédiée, ne fera point au public et à la postérité mon exécrable livre, quand on saura qu'ayant scandalisé le pieux Voltaire et l'illustre jongleur Tronchin [1], il a, en consé-

[1] Procureur général au Grand Conseil de Genève : publia en 1763 les *Lettres écrites de la Campagne* (non signées) pour justifier les mesures prises par ledit Conseil (condamnation de l'*Emile* et décret d'arrestation contre l'auteur). C'est à ces *Lettres* de Tronchin que Rousseau répondit par ses *Lettres de la Montagne*. — Tronchin, né 1710, † 1793.

quence, été brûlé par le bourreau de Genève, et, qui pis est, censuré par M. Comparet ?...

Le zèle qui vous dévore ne peut se contenir : la sainte bile en effervescence enfle votre foie. Hé bien, Monsieur, que ne l'épanchez-vous avec moi seul ? Que ne m'écrivez-vous, comme tant d'autres, les pieuses injures que la charité chrétienne vous dicte ? Je profiterai de vos avis, s'ils sont utiles ; s'ils ne le sont pas, le public ignorera ainsi que vous perdez votre temps, et vous vous sauverez un ridicule...

A Jacques Vieusseux (un de ses défenseurs dans les conseils de Genève), 7 fév. 1765 :

Je suis sûr, Monsieur, que mon ouvrage (les *Lettres écrites de la Montagne* [1]) est actuellement brûlé à Genève à l'imitation de La Haye où Rey me marque qu'il l'a été par les ardentes menées du ministre Chais et de l'inquisiteur Voltaire. La situation où je me trouve est trop violente pour me laisser la liberté de bien raisonner, ni sur vos affaires, ni sur les miennes...

Au marquis de Mirabeau (mars 1767) : projet de lettre qui n'a pas été envoyée. Il le remercie de sa lettre, et de toutes celles qui pourront suivre, mais lui demande de ne pas le condamner à répondre régulièrement, car :

Ecrire me fait un mal extrême ; écrire est un devoir qui me tue... Dans tous mes projets de béatitude temporelle, n'avoir ni montre ni écritoire a toujours été mon article favori... Tout soin qu'il faut remplir me coûte et me pèse, par l'unique raison qu'il le faut... Rien ne me fatigue tant que d'écrire, si ce n'est de penser ; et il me faudrait fatiguer un mois pour répondre à une de vos pages...

Réfléchir, comparer, chicaner, persister, combattre, n'est plus mon affaire ; je me laisse aller à l'impression du moment sans résistance et même sans scrupule ; car je suis parfaitement sûr que mon cœur n'aime que ce qui est bien. Tout le mal que j'ai fait en ma vie, je l'ai fait par réflexion ; et le peu de bien que j'ai pu faire, je l'ai fait par impulsion. Cela fait que je me livre à mes penchants avec confiance ; ils sont si simples, si faciles à suivre : pour les contenter, il en coûte si peu aux autres et à moi-même qu'en vérité c'est vouloir escriner à toute force que de se raidir contre eux. Vous supposez que je fuis la société par aversion pour elle : vous vous trompez dans les deux points. Je ne la hais ni ne la fuis. J'en hais la gêne que j'y trouve, et je hais cette gêne mortellement. Sans elle la société me serait agréable ; mais la gêne l'empoisonne, et je renonce à un bien dont je peux me passer, pour éviter un mal qui m'est insupportable. Les autres me disent qu'ils n'y trouvent pas cette gêne : tant mieux pour eux ; mais je l'y trouve moi. Voulez-vous disputer sur un fait de sentiment ? Il faut que je parle, quand je n'ai rien à dire ; que je reste en place, quand je voudrais marcher ; assis, quand je voudrais être debout ; enfermé dans une chambre, quand je soupire après le grand air ; que j'aille ici, quand je voudrais aller ailleurs ; que je mange à l'heure des autres ; que je marche de leur pas ; que je réponde à leurs compliments ou à leurs sarcasmes... ; que je suive le phebus des beaux esprits ; que je dise des fadeurs aux femmes ; enfin que je fasse toute la journée tout ce que je sais le moins et qui me déplaît le plus, et que je ne fasse rien, je ne dis pas seulement de ce que je voudrais faire, mais de ce que la nature et les plus pressants besoins me demandent, à commencer par celui de pisser, plus fréquent et plus tourmentant pour moi qu'aucun autre...

Monsieur, quand il n'y aurait que ce seul article, il suffirait pour me faire prendre en horreur l'habitation d'une ville. Moi qui même déteste les plaines et cherche toujours les lieux fourrés et sombres pour pouvoir, deux cents fois le jour, m'arrêter à mon aise, à l'instant du besoin, sans être vu même des paysans. Je me lève à l'heure qu'on se couche à Paris ; je me couche avant qu'on n'y soupe ; ma journée est presque finie avant qu'on l'y commence. Mon premier soin est d'aller errant en bonnet de nuit dans la campagne ; je vais et viens, rentre et ressors à tous les quarts d'heure. Je ne peux vivre que *sub dio ;* je ne respire qu'au milieu des prés et des bois ; j'étouffe dans une chambre, dans une salle, dans une maison, dans une rue, dans la place de Vendôme ; le pavé, le gris des murs et des toits, me donnent le cauchemar...

Le pauvre homme !... Quelle plainte déchirante encore dans cette lettre à la marquise de Créqui [1] (sans date : écrite entre 1772 et 1778) !

Je vous entends, madame, les Ouvriers de ténèbres sont arrivés jusqu'à vous. On vous a généreusement prouvé que J.-J. était un méchant [2] ; ce n'est pas à lui que l'on a prouvé cela, c'est à vous, en son absence, à son insu et en grand secret... Je veux supposer tous les flambeaux de l'évidence réunis pour me convaincre. Je veux qu'un délateur secret ne soit pas toujours un homme vil, qu'un honnête homme puisse en diffamer un autre à son insu, qu'il soit permis de se cacher de l'accusé vivant et présent pour le juger, sans vouloir ni lui parler ni l'écouter. Quelques hommes du moins ont droit d'être exceptés de cette unique règle. J.-J. Rousseau pouvait se flatter d'en être un, et j'aurais cru qu'une amitié de vingt ans avait quelques droits à réclamer dans le cœur de madame de Créqui pour un homme, fût-il d'ailleurs coupable, mais qu'elle a recherché et qui du moins n'eut jamais aucun tort avec elle. Pensez-y mieux, madame... Je vous demande une explication : faites percer un rayon de lumière, dans cet abîme de noirceurs où ma raison se perd. Je vous donne ma foi d'homme de bien, qui jamais ne fut violée, que tout ce qui sera dit entre nous à ce sujet y restera concentré de ma part et que je n'en ferai jamais aucun usage que de votre consentement (Rousseau oublie un peu ici l'indigne façon dont il a traité Mme de Warens dans ses *Confessions :* sa folie peut l'excuser, mais les précautions que l'on prenait avec lui peuvent n'en être pas moins légitimes). — Quoi ! un homme qui passa quarante ans de sa vie aimé de tout le monde et sans avoir un seul ennemi est un monstre !... l'Auteur de l'*Héloïse* est un scélérat !... S'il est quelque malheureux qui le puisse croire, c'est celui-là qui est un monstre et c'est lui qu'il faut étouffer. Madame, je fais pour vous ce que je n'ai fait pour personne... Je ne cours jamais après ceux qui s'en vont. Les barbares !... ils m'ont bien fait souffrir des maux, mais jamais aucun qui m'ait été plus sensible.

[1] Condamnées plus tard par décret du St-Office, 29 juillet 1767 ; — la *Lettre à Christophe de Beaumont archevêque de Paris,* St-Office, 16 juin 1766. — Outre l'*Emile,* les autres ouvrages de Rousseau condamnés à Rome et figurant toujours au catalogue de l'Index sont : *Du Contrat social,* condamné 16 juin 1766, et *Julie ou la nouvelle Héloïse,* condamné 9 déc. 1806.

[1] Mme de Créqui, femme de lettres dont le salon était des plus fréquentés. Née 1714, † 1803. — Son mari homme de lettres aussi, auteur d'une *Vie de Catinat* et de *Principes philosophiques des saints solitaires d'Egypte,* était mort en 1771. C'est après sa mort que la marquise rompit avec Rousseau ; et c'est pourquoi la lettre de Rousseau n'est pas antérieure à 1772.

[2] « Le plus méchant coquin qui ait jamais déshonoré la littérature, » écrivait de lui Voltaire. Il est bien vrai que Voltaire poursuivait Rousseau atrocement, qu'il le traquait, le piétinait partout, qu'il ameutait l'univers contre lui. Et tout le monde suivait Voltaire. Le roi de Prusse cependant, qui connaissait son Voltaire, lui donna une verte leçon. Voltaire, qui avec son acharnement habituel s'était précipité sur la querelle Rousseau-Hume pour l'exploiter contre son ennemi, demanda à Frédéric II son avis. Le roi répondit :

« Vous me demandez ce qu'il me semble de Rousseau de Genève ? Je pense qu'il est malheureux et à plaindre. Je n'aime ni ses paradoxes, ni son ton cynique. Ceux de Neuchâtel en ont mal usé envers lui ; il faut respecter les infortunés ; il n'y a que les âmes perverses qui les accablent. »

VIII. — Le P. de Grandmaison se demande (*Etudes,* 20 sept.) si une nouvelle crise moderniste est possible.

Sous la même forme qu'il y a vingt et vingt-cinq ans, non. Une révolte contre l'autorité de l'Eglise est et sera malheureusement toujours possible. Mais c'est précisément que le modernisme d'il y a un quart de siècle n'avait, chez la plupart du moins de ses victimes, rien d'une révolte formelle, — rien, par exemple, de la révolte des vieux-catholiques contre le dogme de l'infaillibilité au lendemain du Concile du Vatican. L'éclosion moderniste a eu quelque chose d'inconscient, quelque chose d'une « anarchie spontanée. » C'est sans entente préalable, c'est sur le terrain des faits, à propos de questions particulières, inconnexes, à l'occasion de difficultés d'exégèse, de science, d'histoire, c'est sous l'inspiration de livres divers, encore que pénétrés du même sujet, que les pionniers du modernisme sont arrivés à des conclusions incompatibles avec la foi, et dont l'incompatibilité même ne leur était pas manifeste avant les coups d'éclat de Pie X : conclusions portant notamment que 1° sur des points définis, intéressant le fond doctrinal ou moral de la religion chrétienne, il peut y avoir des conflits *réels* entre la position traditionnelle et la moderne, et que 2° dans ce cas, c'est le traditionnel qui doit ordinairement être adapté au moderne, par voie de retouche, et au besoin de changement radical, ou d'abandon, mais non point par voie de négation brutale comme c'est le cas chez les novateurs proprement dits, chez les révoltés, et toujours avec l'espoir et l'effort sincère d'éviter une rupture, de maintenir une continuité, au moins apparente et verbale (mais préjugée suffisante) entre les positions nouvelles et les traditionnelles.

C'était là évidemment introduire dans une religion d'autorité un élément illégitime de libre examen [1]. Mais l'évidence de cette illégitimité était loin de sauter aux yeux de tous les tenants de la nouvelle tendance. On se flattait d'avoir toujours la foi, alors qu'on la laissait en train de se volatiliser. On nageait en plein dans l'équivoque :

> L'immense mérite de Pie X a été de soumettre ce mal à une cure de soleil, à un traitement par la clarté. Toute la politique pontificale fut de contraindre les modernistes, conscients ou non, à se prononcer entre des hypothèses inconciliables. Le Décret *Lamentabili* (3 juillet 1907), l'Encyclique *Pascendi* (8 sept. 1907), l'exigence du serment antimoderniste (1er sept. 1910) marquent les étapes essentielles de la campagne qui a éliminé de l'Eglise, dans la plus large mesure, le modernisme doctrinal.

Cette « cure par la clarté » n'a pas perdu son efficacité. Le brouillard où s'enveloppait l'hérésie naissante est dissipé à jamais. Si l'on redevient moderniste, ce ne sera plus inconsciemment. L'illusion, possible il y a vingt ans, ne l'est plus guère aujourd'hui.

Et, à la vertu surnaturelle du magistère pontifical s'est ajoutée la vertu naturelle de la science catholique. Les jeunes chrétiens, les jeunes clercs notamment, sont mieux outillés qu'autrefois pour mettre leur culture religieuse au niveau de leur culture générale. Il y a vingt-cinq ans, quand on voulait pousser un peu avant les études d'exégèse, d'histoire des religions, d'histoire ancienne des dogmes, etc., il fallait s'en aller quérir ses instruments de travail en régions protestantes ou rationalistes. Nous n'en sommes plus là. Nous avons nos travaux scientifiques à nous, qui s'imposent même à nos ennemis. Non que nous ayons le droit d'ignorer systématiquement les leurs ; mais eux non plus, de leur côté, ne peuvent plus ignorer les nôtres. Et ce qui vaut mieux encore, notre philosophie, la philosophie traditionnelle de l'Eglise nous est devenue plus chère et mieux connue, non seulement en milieux catholiques, mais aussi en dehors :

> La fermeté, la cohérence, la validité de la synthèse thomiste font des conquêtes dans le monde laïque, et nous voyons de bons esprits, parmi nos jeunes écrivains, s'en réclamer ou du moins s'y référer avec un sympathique respect... Qu'il y ait dans ce mouvement d'idées une prime d'assurance contre tous les modernismes, cela est bonnement certain. Qui s'est initié sérieusement et vraiment affectionné à la doctrine scolastique, est immunisé contre ce goût excessif et global du moderne qui constitue l'atmosphère la plus favorable à l'envahissement de l'erreur naguère condamnée... Une crise moderniste est moins à redouter dans un monde où S. Thomas et les grands auteurs scolastiques sont assurés d'une étude plus cordiale et d'une intelligence plus exacte. Le Saint-Père nous en est garant, qui déclarait hier l'Angélique « Docteur commun et universel de l'Eglise. »

IX. — *Etudes,* même n°, article exquis du P. Doncœur sur *la splendeur humaine des Saints,* à propos des récentes béatifications ou de récents travaux d'hagiographie, à propos surtout de Sainte Térèse, que l'on nous jetait encore à la face il y a trente ou quarante ans comme type de l'extatique perdue dans ses rêves ou ravagée par l'hystérie, et en qui aujourd'hui même des protestants comme M. Etchegoyen saluent, en même temps que la première des mystiques, la plus incroyable femme d'action de son siècle, le plus lumineux et le plus pénétrant

[1] Le P. de Grandmaison, moyennant un léger accroc initial à la chronologie, encadre les principales manifestations de l'esprit moderniste entre les ouvrages de deux protestants : 1° Auguste Sabatier (doyen de la Faculté de Théologie protestante de Paris, † 1901), *Esquisse d'une Philosophie de la Religion d'après la Psychologie et l'Histoire,* 1897, manifeste du protestantisme libéral et le plus sûr dissolvant de toute idée religieuse positive, — et 2° son homonyme Paul Sabatier, *Les modernistes,* 1909. Paul Sabatier, à la différence d'Auguste, était un protestant conservateur et croyant, franciscanisant d'une réelle érudition et d'une ferveur qui se croyait très réelle aussi, auteur, en 1894, d'une *Vie de S. François d'Assise* dont on a beaucoup trop célébré chez nous la piété (elle a été condamnée par l'Index). — D'Auguste Sabatier voir encore un livre posthume publié en 1904, *Les Religions d'autorité et la Religion de l'Esprit,* étudié *Ami* 1904, p. 254-5 ; voir aussi, sur ses idées religieuses, *Ami* 1907, p. 129 ; 1908, p. 76, p. 394. — Son *Esquisse* est de 1897 ; mais (et c'est ici qu'est l'accroc d'ailleurs très inoffensif à la chronologie) déjà l'on avait, depuis 1895, les lettres très modernisantes du professeur-abbé Kraus, de la Faculté de Théol. cath. de Fribourg-en-Brisgau, à l'*Allgemeine Zeitung* de Munich, journal protestant libéral, très lu en milieux cultivés mais très sectaire (Kraus, comme Loisy, changeait souvent de pseudonyme : ses lettres furent signées successivement *Spectator, Gerontius, Xenos) ;* en 1896, Loisy fondait sa *Revue d'Hist. et de Litt. religieuses,* proscrite plus tard par l'épiscopat.

écrivain. Action dont le principe est précisément dans cette vie mystique à laquelle jadis on ne voulait trouver qu'une vertu paralysante : ses vingt-cinq dernières années, années de fondations ininterrompues dont plusieurs ont nécessité des prodiges de diplomatie et de ténacité, sont aussi les années où l'oraison mystique lui devient ordinaire (premières visions du Christ flagellé, de 1555 à 1558 ; 1559-1560, transverbération et visions de l'enfer), accompagnée de transports, de ravissements multipliés et parfois violents à en mourir, jusqu'à ce qu'en 1572 l'état mystique se stabilise pour elle dans le « mariage spirituel, » sans qu'elle cesse de fonder, de fonder jusqu'au bout, de diriger jusqu'au bout la réforme du Carmel : elle mourra en pleine activité :

Voilà le but de l'oraison, dit-elle, c'est à cela que sert le mariage spirituel : à faire surgir des œuvres et toujours des œuvres.

A faire surgir aussi une langue d'une spontanéité, d'une verdeur, d'un naturel qui n'ont jamais été dépassés. S'il y a encore des gens pour qui style mystique est synonyme d'exaltation maladive ou d'amphigourisme alambiqué, c'est qu'ils n'ont pas lu une ligne des mystiques authentiques. Sainte Térèse, c'est le sommet de la vie mystique, et c'est aussi l'idéal du bon sens, du sens pratique, de la belle humeur. Rien d'apprêté : — « J'écris comme le Seigneur me donne à entendre, ou selon ce que je me rappelle. Car ne sachant pas d'avance ce que je vais dire, je ne saurais écrire d'après un plan apprêté et je crois que le mieux est qu'il n'y en ait point. » — Jamais elle ne relit ses lettres : c'est un principe chez elle : « Relire est du temps perdu. » Les choses jaillissent comme elles peuvent, « au galop de sa plume, », et tant mieux « si c'est du bon pied ! »

C'est du « pied » joyeux toujours. Elle ne perd pas une occasion de s'égayer : — « Dieu me préserve des Saints renfrognés ! *(de santos incapotados).* » Elle raille sans miséricorde « nos grands spirituels qui fourrent partout de la contemplation parfaite. » Et ces réformateurs aux allures patelines et féroces, qui ne rêvent que rigorisme et minuties, « règlements excessifs, dit-elle : rien que de les lire, je me suis sentie fatiguée : que ferais-je si j'avais à les garder ? » Il y en a un qui ne jure que par elle : « Mon très grand ami, assure-t-il : Dieu m'en délivre ! » D'un autre elle apprend qu'il vient d'être nommé Provincial : « On l'a dit, et ce doit être vrai, parce qu'il s'entend mieux que d'autres à faire des martyrs. » Elle mène tout de front, extases et castagnettes, ravissements et tambours de basque : — « Tout cela, dit-elle aux grincheuses, tout cela est nécessaire pour rendre la vie supportable. » Une de ses stupéfactions, c'est de « voir que, même en cette vie, il y a tant de formes de la joie » : joies des « petites tendretés » et des « petites larmes ; » joies qui « pénètrent l'homme dans son âme et dans son corps comme si on lui injectait dans les moelles une suavité extrême ; » joies qui font défaillir et qui accablent ; joies « qui semblent broyer l'âme et la moudre ; » joie des sommets, sereine, immuable, vol suave, « vol délicieux, vol sans bruit. » Joie de son saint ami, Pierre d'Alcantara, qui, sentant sa fin, « dit le *Lætatus sum,* puis, se mettant à genoux, mourut, » écrit-elle de la même plume simple qui pendant sa vie l'a plaisanté de sa maigreur, « si maigre que de son corps on dirait des racines d'arbres. » Sur ce côté de l'âme de sainte Térèse, voir déjà *Ami* 1922, p. 383-4.

X. — On nous a demandé où trouver un aperçu statistique et descriptif des conversions russes du siècle dernier. Un travail de ce genre n'a pas encore été entrepris, que nous sachions ; et pourquoi il ne l'a pas été, c'est ce que nous apprend une lettre de la princesse Léonille de Sayn-Wittgenstein au regretté Ernest Daudet. E. Daudet, très au courant des choses de Russie (mais de quoi n'était-il pas au courant, en fait d'histoire du XIX^e siècle ?), avait songé, il y a une douzaine d'années, à écrire cette histoire. Il s'en ouvrit à la princesse Léonille, avec qui il était très lié, et à qui il a consacré une série d'articles si vivants dans *Correspondant* de 1919 (la princesse, † janvier 1918, dans sa cent-deuxième année). La princesse lui répondit que ce ne serait possible que pour les conversions datant du règne du tsar Alexandre I^er (voir là-dessus le livre du P. Rouët de Journel, *Ami* 1922, p. 669-671), et aussi, pensons-nous, pour celles du temps de Nicolas I^er (voir notamment la pléiade de Jésuites, Russes convertis, à qui fut due, en 1855, l'initiative de fonder les *Etudes) :*

Quant aux autres, ajoute-t-elle, qui, grâce à Dieu, ne manquent pas, le moment n'est pas propice à de semblables révélations et je ne saurais me permettre de les divulguer : *nous entrons dans l'ère des persécutions* (cette lettre est datée de 1911). Mes pressentiments sont des plus noirs ; si je pouvais causer confidentiellement de ces tristes choses avec vous, je ne manquerais pas de vous en convaincre. Tant que la grande majorité des Russes confondra les questions de conscience, de foi et pratiques religieuses avec la question de la nationalité, du patriotisme et de la fidélité au Souverain, les intérêts surnaturels se trouveront en proie aux menées les plus perfides, les plus ruineuses, les plus inattendues, dérivant tout naturellement de l'asservissement de l'Eglise qui, séparée, se trouve avoir perdu la vie, la sève et tout caractère surnaturel. Elle végète sous l'influence brutale de l'autorité civile et gouvernementale. Au sein des familles règne la division religieuse, et, si des liens de parenté sont encore assez forts pour maintenir les rapports sur un pied supportable, la base n'en est plus solide. *Plus les révélations seraient belles et bonnes à répandre, et moins elles sont possibles à faire.* Nous sommes encore à l'époque des catacombes et du silence et des ténèbres qui en étaient l'atmosphère...

Voilà où l'on en était en Russie sous le règne de Nicolas II, en dépit de tous les ukases édictant la liberté de conscience. Depuis, la situation ne s'est pas améliorée. Les conversions ont été nombreuses ces dernières années ; quelques-unes très retentissantes, comme celle du prince Volkonsky et de sa famille (déjà signalée ici). Mais le moment n'est pas venu de donner un travail d'ensemble.

XI. — *Bulletin des Facultés catholiques de Lille,* août 1923 : *l'Université Charlemagne de Nimègue,* par Paul Verschave, prof. aux Facultés cath. de Lille et depuis longtemps spécialiste réputé des choses de Hollande. C'est une nouvelle Université catholique qui vient d'ouvrir ses portes cet automne ; et M. Verschave nous en fait la préhistoire, qui fut laborieuse. Il fallait d'abord choisir la ville qui serait le siège de l'Université future : Bois-le-Duc, Tilbourg, Maestricht, surtout Nimègue faisaient d'officielles et alléchantes avances à la « Fondation Saint-Radbout » (nom du Comité chargé de tout préparer). On s'arrêta à Nimègue (ville de 67.000 habitants, dont les trois quarts catholiques), dont le collège échevinal offrait gratuitement et en pleine propriété un emplacement de plus d'un hectare et le tiers des dépenses annuelles.

Mais le collège échevinal n'est pas tout. Il faut l'agrément de l'assemblée communale. A celle-ci les catholiques ne disposent que de 16 mandats, sur 31. Il est vrai qu'ils croient pouvoir compter sur l'adhésion de quelques-uns de leurs collègues protestants anti-révolutionnaires ou « chrétiens-historiques. » Vain espoir. On avait encouragé de loin l'idée d'une Université catholique tant que c'était resté simple idée théorique. Du jour où elle fait mine de se réaliser, c'est un *tolle* général de tout ce qui est protestant, une levée de boucliers comparable à la tempête qui a accueilli soixante-dix ans plus tôt (en 1853) le rétablissement de la hiérarchie catholique en Hollande. En sorte que, au conseil communal, les catholiques se voient réduits à leurs seules forces, 16 voix contre 15. Faible majorité ; majorité tout de même cependant.

Après le vote du conseil communal, il faut celui des Etats députés de la province de Gueldre, où les catholiques n'ont pas de majorité ferme. Les Etats s'élèvent au-dessus des querelles confessionnelles, traitent la question comme une « affaire, » posent comme conditions quelques amendements d'ordre financier et très acceptables. La fondation est maintenant décidée ; et la population de Nimègue se rend compte des avantages même matériels que présente pour la ville pareil établissement : aux élections municipales qui ont lieu deux mois après, la majorité catholique passe de 16 voix à 19 (contre 8 socialistes, 2 chrétiens-historiques et 2 démocrates-libéraux).

Puisque l'on s'installe à Nimègue, le nom de la nouvelle Université est tout trouvé : elle ne pourra s'appeler que l'Université Charlemagne. Tout, dans cette jolie ville, rappelle en effet le grand empereur qui y établit son palais, sur fondations romaines, au Valkhof (il en reste encore la chapelle, rotonde à seize pans) et y installa, pour un temps dont nous ne savons pas la longueur, son école palatine, centre de la renaissance religieuse et intellectuelle du début du IXe siècle.

Trois Facultés seulement sont installées pour le moment : Théologie, Lettres et Philosophie, Droit. Les Facultés des Sciences et de Médecine viendront plus tard. Au Droit, une attention spéciale est attachée au Droit canonique et à la philosophie du Droit. La loi hollandaise sur l'Enseignement supérieur est très large et laisse aux établissements privés la plus complète liberté des programmes. Les professeurs sont pour la plupart hollandais (dont plusieurs jésuites, plusieurs dominicains, un carme) ; un vient de France (M. Dagens, prof. au Lycée de Tulle) ; plusieurs d'Allemagne. Il est probable qu'on a voulu donner à l'Université de Nimègue, comme à celle de Fribourg de Suisse, un caractère international et y attirer notamment les étudiants des pays rhénans.

En Angleterre il n'est pas question encore d'Université nouvelle ; mais au Congrès catholique national anglais qui vient de se tenir à Birmingham du 3 au 11 août, le cardinal Bourne a appelé de tous ses vœux la création d'une Faculté de théologie et de philosophie, qui serait reconnue comme telle par le Saint-Siège et qui, tout en restant soumise à la juridiction de l'Eglise, serait affiliée à un centre universitaire déjà existant (Oxford ou Cambridge) et officiellement reconnue aussi par les autorités universitaires. Ainsi, pour la première fois depuis le XVIe siècle, serait mis à la disposition de tous, catholiques et non-catholiques, l'enseignement le plus élevé de l'Eglise romaine, au cœur même d'un centre intellectuel ancien. — Voir, sur ce projet et sur tout ce Congrès de Birmingham, le travail paru dans *Nouvelles Religieuses* du 15 sept. : aux côtés du cardinal Bourne, quatorze archevêques et évêques, un grand nombre de prélats et de prêtres, réguliers et séculiers, tous portant librement le costume de leur Ordre (nouveauté inouïe en Angleterre). La Compagnie des chemins de fer avait mis un train spécial à la disposition du cardinal Bourne. L'impression générale laissée par le Congrès est « qu'un avenir magnifique s'ouvre à l'Eglise en Angleterre, » « un développement encore plus considérable, dit le cardinal, que celui qui a marqué les cinquante années qui viennent de s'écouler. »

Même Revue : compte-rendu de la première assemblée générale de l'Union missionnaire du clergé de Paris, tenue le 23 mai dernier, devant « un parterre d'évêques, » Mgr Le Roy président, NN. SS. de Guébriant, Roland-Gosselin, Baudrillart et Chaptal. Après vingt siècles de christianisme, a exposé Mgr Le Roy, les deux tiers du monde sont encore à conquérir à l'Evangile ! Trop de fidèles, même fervents, n'y songent pas. D'où devoir pour nous de les y intéresser, de créer chez eux la mentalité, ou, comme on dit aujourd'hui, la « conscience » missionnaire. — Ouverture, en divers pays, de Séminaires des Missions étrangères sur le modèle de celui de Paris : en Italie, en 1922, au diocèse d'Aversa (près Naples) : on sait que l'Italie en avait déjà un, et très florissant, à Milan, depuis 1850 ; en Espagne, à Burgos (1920) ; en Suisse, à Immensee (canton de Schwyz), au bord du lac de Zug (1922), une vingtaine d'élèves ; — au Canada, à Montréal (1922) : les Canadiens français sont un des premiers peuples missionnaires du monde : à eux seuls, pour un chiffre de population qui ne dépasse pas 4 millions d'âmes, ils comptent, dans les rangs des missionnaires, plus de

500 religieux et près de 5000 religieuses; — aux Etats-Unis, trois Séminaires au moins : Maryknoll (Etat de Washington), Skranton (Pensylvanie), Osininek (Etat de New-York); — en Pologne, la *Société polonaise des Missions,* dont la création a été décidée le 14 déc. 1921, à Varsovie, a en vue, elle aussi, la création d'un Séminaire, d'un Institut scientifique et d'une Maison centrale des Missions.

Précisions ensuite sur notre grande île africaine, Madagascar. La Mission en a été fondée par les Jésuites il y a environ 60 ans. Actuellement elle compte six Vicariats apostoliques ainsi répartis :

Deux aux Jésuites : Tananarive (sur une population totale de 1.040.000 indigènes, 109.000 catholiques), et Fianarantsoa (122.000 cath., sur 650.000 indigènes);

Deux aux Pères du Saint-Esprit : Diégo-Suarez et Majunga : 22.700 cath. sur 690.000 indigènes;

Un aux Lazaristes : Fort-Dauphin : 15.000 cath. sur 800.000 indigènes;

Un aux Missionnaires de la Salette : Antsirabé : 40.000 cath. (contre 6.300 en 1900) sur 220.000 indigènes.

XII. — *Revue Internationale des Sociétés Secrètes,* fascicules (hebdomadaires, d'août, septembre, octob.), travail, rigoureusement documenté (comme tout ce qui est de la plume de M. Nicoullaud, et de façon générale, comme tout ce qui paraît dans cette Revue) sur la Théosophie ou la Franc-Maçonnerie mystique *(l'Initiation dans les Sociétés secrètes).* — Fascicule du 24 juin : étude sur la propagande communiste en Angleterre par les *Ecoles Rouges du Dimanche.* Pour amadouer la jeunesse et amener des recrues, on distribue, sous forme de prospectus, un nouveau Décalogue ainsi formulé :

« 1° Aimez vos condisciples : ils deviendront vos compagnons de travail, vos compagnons dans la vie;

2° Aimez à apprendre, c'est la nourriture de l'esprit. Soyez aussi reconnaissants à vos instituteurs qu'à vos parents;

3° Sanctifiez tous vos jours par des actions bonnes et utiles, par une démarche aimable;

4° Honorez les braves gens. Soyez polis et respectueux envers tous. Ne vous abaissez devant personne;

5° Ne haïssez personne, ne parlez mal de personne. Ne cherchez point à vous venger, mais défendez vos droits et résistez à l'oppression;

6° Ne soyez pas poltrons. Soyez l'ami du faible, et aimez la justice;

7° Souvenez-vous que toutes les bonnes choses ici-bas sont produites par le travail : ceux qui en jouissent sans travailler volent le pain des ouvriers;

8° Observez et pensez, afin de découvrir la vérité. Ne croyez pas ce qui est contraire à la raison. Ne vous trompez pas et ne trompez pas les autres;

9° Ne croyez pas que ceux qui aiment leur propre pays doivent haïr ou mépriser les autres nations, ni désirer la guerre qui est un reste de barbarie;

10° Aidez à la venue du jour où tous les citoyens du monde vivront en frères, libres au sein de leur libre Patrie, dans la paix et la prospérité. »

Une fois le jeune homme entré à l'école, ce Décalogue d'amour appelle comme commentaires toutes sortes de serments de haine : haine à la loi, haine au drapeau (sous prétexte qu'il faut faire la guerre à la guerre), haine à la royauté, haine à tout ce qui n'est pas sa propre classe ou même ses propres appétits, haine aux Eglises et haine à Dieu; la Russie affamée et sanglante est le Paradis rêvé par ces moutons enragés bêleurs d'amour homicide! Voir là-dessus *Manière d'ouvrir et de diriger une Ecole prolétaire* (du Dimanche), par Tom Anderson, de Glasgow :

« *Venez, ouvriers, chantons un chant rebelle, — Un chant d'amour et de haine, — D'amour pour celui d'en bas, — De haine pour le grand...* »

Le tout, dogmatiquement assaisonné de blasphèmes :

« L'homme n'est pas un ange tombé, mais un reptile évolué.

« L'idée du vieux Dieu hébreu créant et gouvernant le monde n'est pas faite pour des hommes ou des femmes sains d'esprit.

« Le Christ mourant sur la croix pour les pécheurs est un dogme si ridicule qu'on est désespéré de voir la force que conserve cette superstition sur l'esprit de la classe ouvrière. »

Un monde sans foi ni loi, sans Dieu ni maître : voilà l'idéal nouveau. Outre ces Ecoles rouges, dites Ecoles prolétariennes ou communistes, il y a, en Angleterre, des Ecoles socialistes du dimanche, qui se défendent d'avoir rien de commun avec les premières, mais qui d'ailleurs reconnaissent que les opinions des maîtres « s'y étendent de l'athéisme et de l'agnosticisme à toute la gamme des croyances de l'Eglise chrétienne. »

On ne voit pas que l'Angleterre songe à réagir là-contre. L'Australie lui donne pourtant l'exemple : le ministre de la justice de la Nouvelle-Galles du Sud a présenté au Parlement un projet de loi condamnant à six mois de prison et 50 livres d'amende tout maître convaincu d'avoir enseigné à des enfants de moins de quinze ans des doctrines séditieuses ou anarchistes. C'est un commencement : il faudra bien que tous les Etats civilisés avisent à se défendre. Ce n'est d'ailleurs pas à coups d'amendes seulement et de prison qu'ils y réussiront. Ce qui fait la force de l'Ecole rouge, en Angleterre comme ailleurs, c'est surtout la décadence religieuse de l'Ecole publique : l'une, en niant Dieu, achève l'œuvre de l'autre qui ne l'enseigne plus.

XIII. — **La vie est un sport**, par Henry Bordeaux, in-12 de 280 p., 7 f., Plon : recueil de trois nouvelles parues déjà dans nos périodiques et dont la première donne son titre au volume; les deux autres sont : *Le chemin d'Annibal,* et *La Nuit blanche.* Le lien qui les réunit, c'est que toutes trois sont un hymne à la gloire des Alpes, et non seulement à leur majesté, à leur splendeur physique, mais aussi à leur vertu morale, moralisante, à la leçon de dignité, de pureté, de virginité, qui émane d'elles. *La Nuit blanche,* c'est l'histoire d'une tentation qui cède tout à coup devant la révélation des Alpes : la lune brusquement vient de se détacher d'un épaulement des Aiguilles Marbrées qui la dissimulaient... Une à une les cimes font leur réapparition... Et c'était comme une assemblée de vierges, convoquées pour quelque mystérieux office... Lui, ému, essaie ensuite de se reprendre, de reprendre le badinage : « Elles sont discrètes. » Mais elle : « Chut! Elles sont sévères. Et si pures, et si blanches! Elles ont l'air de premières communiantes. C'est trop beau. Je n'aurais jamais cru... » C'est superbe. Ce l'est presque trop. Il y a bien quelque romanesque en tout ceci. On fera sagement de ne pas s'exposer à la tentation, décrite ici avec bien un peu de complaisance, de ne pas compter sur le spectacle des grandes Alpes pour y échapper au dernier moment. Et d'autre part la vertu purifiante d'un tel spectacle n'est pas contestable; et les Alpes, sans agir *ex opere operato* à la manière d'un sacrement, sont un sport aussi salutaire pour l'âme, pour la formation de la volonté, de l'énergie, que pour le corps. C'était la pensée du professeur Ratti quand il escaladait jadis les cimes les plus redoutables; et Pie XI s'en est souvenu l'autre jour quand il a institué S. Bernard de Menthon patron des Alpinistes (Lettre apostolique du 20 août 1923; *Ami,* p. 600).

H. Bordeaux vient encore de recueillir, dans la Collection « Ouvrages pouvant être mis entre toutes les mains », une série de quatre Nouvelles dont la publication dans nos périodiques remonte à dix-huit ou vingt ans. Ce sont, dans ce cadre raccourci de la nouvelle, des récits d'un pathétique prodigieux : la dernière surtout, *La Visionnaire* (scènes de bûcherons en Savoie), et la première, celle qui a donné son titre au recueil, **L'Ecran brisé** (in-12 de 284 p., richement illustré de phototypies hors texte, Paris, Flammarion) : elle pose le plus angoissant des cas de conscience, résolu ici par une décision héroïque qui a l'inconvénient de ne pas s'exécuter sans un accroc à la vérité.

Etudes du 20 sept., article du P. de Mondadon sur les deux romans qui à l'heure actuelle composent l'œuvre littéraire de M. Alph. de Châteaubriant. Un lecteur s'est étonné des éloges donnés ici, n° du 23 août, à *La Brière*. Nous n'avons que fait écho, ce jour-là, aux éloges de René Bazin ; et les observations que l'on croit pouvoir proposer seront avantageusement adressées à R. Bazin lui-même, et puis aussi au P. de Mondadon. Ou mieux, on ne les adressera plus à personne ; et devant l'accord de deux critiques aussi éminents que R. Bazin et le P. de M., on voudra bien croire que M. Alph. de Ch. mérite vraiment le bien qui est dit de lui : — « Remarquables au double point de vue de la matière et de la mise en œuvre, du fonds psychologique et de la narration, les romans de M. de Ch., dit le P. de M., contiennent, par surcroît, l'un et l'autre, une grande idée, principe d'unité et âme de beauté, *Monsieur des Lourdines*, l'idée de la race, *La Brière*, l'idée de la terre. »

Revue des Objections, 25 sept., n° consacré, pour la plus grande partie, à l'argument apologétique qui se tire de l'attente messianique et de sa réalisation : l'idée messianique 1° avant Jésus, 2° au temps de Jésus (le problème psychologique de l'aveuglement des Juifs), 3° après Jésus ; les faux Messies ; le rationalisme juif, rationalisme qui domine aujourd'hui chez les Juifs nantis, riches ou intellectuels, des deux mondes, et dont l'initiateur fut le Juif panthéiste Spinoza † 1677, qui pour ce fut banni de la Synagogue, mais qui n'en a pas moins inoculé son incrédulité à nombre de ses coreligionnaires. — Etude ensuite de la tentative de Julien l'Apostat pour relever le Temple de Jérusalem, et des prodiges qui arrêtèrent les travaux : prodiges qui, *en soi*, ne constituent pas un miracle proprement dit : il y eut, sous Julien même, en Syrie, en Phénicie, en Palestine, de terribles tremblements de terre qui détruisirent nombre de villes et villages, Nicopolis, Neapolis, Gaza, etc. ; mais c'est la *coïncidence* elle-même qui a frappé les contemporains, qui a permis de voir là le doigt de Dieu, qui a déterminé nombre de conversions chez les Juifs et les païens eux-mêmes : la rage même de Julien témoigne bien que lui aussi a cru à une intervention divine, à une impossibilité miraculeuse de poursuivre son entreprise : question déjà étudiée ici, 1912, p. 771-2.

Correspondant du 25 sept. : étude fort sympathique de M. Alex. Masseron sur les travaux préparatoires au VII° centenaire de la mort de S. François d'Assise, † 4 octobre 1226. Une revue spéciale a été fondée dans ce but, à Assise, en octobre 1920, sous ce titre très simple : *San Francesco d'Assisi*. A ceux qui seraient tentés de trouver que c'est s'y prendre bien trop tôt, on peut répondre que les fervents de Dante s'y sont pris de meilleure heure encore, huit ans avant le centenaire : la publication du Bulletin de Ravenne, décidée en sept. 1913, a commencé en janvier 1914, pour se poursuivre, en dépit de la guerre, jusqu'à fin 1921. Et cela n'a pas trop mal réussi. Et S. François est tout de même, dans l'histoire de l'Eglise et de la civilisation, un tout autre personnage que Dante.

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus Bibliographiques

Les Associations diocésaines. *Etude sur le statut de l'Eglise en France*, par l'abbé Ferdinand Renaud. — In-8 écu de 224 p., 7 f. 50. — Paris, Dunod, quai des Grands-Augustins, 47.

Ce travail est revêtu de l'*Imprimatur* personnel de S. E. le cardinal Dubois ; il a été présenté, en première page de la *Croix*, par Mgr Baudrillart, en un article qui n'a passé inaperçu d'aucun de nos lecteurs français ; l'auteur, aumônier au Collège Stanislas à Paris, est très avant dans la confiance de S. Exc. le Nonce apostolique et passe pour avoir été mêlé directement aux tractations diplomatiques durant lesquelles le projet fut patiemment étudié, discuté, remanié à Paris et à Rome. Son livre est rigoureusement objectif, « simple essai, dit-il, sur les possibilités de l'organisation pratique de l'Eglise, en France, dans l'hypothèse actuelle. » Il met en lumière, d'un côté, les graves inconvénients du régime des associations diocésaines, de l'autre, leurs avantages positifs et pratiques, sans dissimuler pour le projet maintenant publié « une prédilection légitimement explicable, » dit le P. de la Brière.

L'exposé de M. Renaud comprend 80 pages ; le reste sont des Annexes où l'on trouvera les textes documentaires nécessaires ou utiles pour l'étude de la question : Concordat de 1801 et Articles organiques, Décret de 1809 sur les Fabriques, Décret du 27 mars 1893 sur la comptabilité des Fabriques, Instruction ministérielle du 15 déc. 1893 ; textes (lois, décrets et circulaires) relatifs à la Séparation et aux Associations ; projet de Statuts d'Associations diocésaines et avis des trois jurisconsultes officiels (7 avril 1923) sur la légalité de ces Statuts.

Essai de Philosophie chimique, par Maurice Delacre, prof. à l'Université de Gand. — In-8 écu de 170 p., 7 f. 50. — Paris, Payot.

Le meilleur système philosophique, dit l'auteur, c'est de n'en point avoir. Toutes les théories sont illusoires ; les faits seuls sont vrais : « Une seule chose est vraie, le fait simple et brutal, le fait auquel les préventions de notre esprit n'ont rien ajouté, le fait que les préjugés des écoles n'ont pas déformé, le fait que les systèmes et les théories n'ont pas enrégimenté et contrefait. » Tout principe, toute conception *a priori*, toute théorie, tout système, n'est qu'illusion. On ne devine pas la nature ; et celle qu'enfante notre imagination n'est pas la nature réelle. Prendre pour base ce qui est dans l'esprit, c'est « l'école romantique » de la chimie ; prendre pour base les faits, c'est « l'école réaliste. » Wurtz, qui déclare que les théories doivent précéder les faits, fut un grand romantique.

Il y a bien quelque excès en ceci. Car enfin il y a une imagination scientifique qui est légitime, qui est féconde. Bien des découvertes n'auraient pas été faites si une imagination n'avait pas orienté l'expérimentation dans tel sens. Le vrai savant ne se sentira jamais gêné par une imagination préconçue ; elle s'effacera d'elle-même dans son esprit si les faits viennent la contredire. C'est la même chose dans les autres sciences. En histoire, l'imagination a son rôle aussi à jouer : s'il y a des historiens à la Michelet qui plient les faits et les déforment pour les plier à des théories préconçues, il y en a d'autres, comme Fustel de Coulanges, qui savent maintenir l'imagination dans son rôle d'auxiliaire, d'introductrice, et la mettent de côté dès que les faits viennent la contredire.

L'ouvrage de M. Delacre, dont la lecture suppose des connaissances chimiques assez étendues, s'occupe, dans une I^re^ Partie, de la chimie minérale et des enseignements puisés dans l'histoire touchant l'exposé élémentaire des généralités de la science. Dans la II^me^ Partie, il traite des grands faits organiques, cherchant à départager le certain de l'hypothétique, montrant par certains exemples comment depuis cinquante ans l'on a « constamment étendu l'application de principes, excellents peut-être lorsque nous nous en servions dans le voisinage de leur découverte, mais que rend précaire l'abstraction qui en a été faite. »

M. Delacre est professeur à l'Université de Gand. Nous nous félicitons que son livre soit, cette fois encore, écrit en français. Naguère il y avait trois grandes langues scientifiques : le français, l'allemand, l'anglais. Les savants de langue slave, en Autriche, publiaient le fruit de leurs recherches en allemand ; des Russes aussi

(Elie de Cyon publiait à la fois en français, en allemand et en anglais) ; des professeurs aussi de l'Université de Copenhague. Aujourd'hui chacun veut publier dans sa langue propre des travaux scientifiques qui ne s'adressent qu'à une très restreinte élite scientifique, ce qui en gêne considérablement la diffusion. On en vient à rejeter même les vocables grecs que l'on avait faits grecs précisément pour leur mieux assurer l'adhésion universelle : les Allemands germanisent tout le vocabulaire scientifique : *Wasserstoff* pour hydrogène, etc. Peut-être cette confusion des langues finira-t-elle par nous ramener, en matière scientifique, à l'usage du latin, comme au moyen âge, comme aujourd'hui encore c'est le cas pour la théologie (sauf en Allemagne, où la germanisation des vocables théologiques n'a pas peu contribué à la confusion des esprits et à la déformation de la vérité doctrinale).

Le vieux Metz. *Histoire et description de ses monuments,* par Amédée Boinet. In-8 de 110 p. sur papier couché, 13 planches et 40 illustrations, 6 f. Paris, Aug. Picard. — **Strasbourg,** par Georges Delahache. Petit in-4o de 172 p., 127 gravures et 4 plans, 12 f. Paris, Laurens. — **Le Bourbonnais et le Berry,** par Augustin Bernard. In-8 de 240 p., 117 gravures et 1 carte, 12 f. Laurens. — **Souvigny et Bourbon-l'Archambault,** par F. Deshoulières. Petit in-8 de 112 p., 42 gravures et 3 plans, 4 f. 50. Laurens. — **Le couvent de la Reine à Versailles,** par Alfred Hachette. Petit in-4o de 152 p., 44 gravures, 9 f. Laurens.

I. — *Le vieux Metz,* le Metz artistique, c'est d'abord le Metz religieux : quarante pages sont données à sa merveilleuse cathédrale, ensemble et détails ; — trente-cinq pages ensuite à ses deux douzaines d'églises et de sanctuaires, dont un certain nombre ne subsistent qu'à l'état de vestiges, d'ailleurs toujours intéressants et précieux ; — vingt pages enfin aux hôtels ou maisons du moyen âge ou de la Renaissance, ou qui du moins en ont conservé quelques restes. Et tout cela nous est présenté ou évoqué par M. Am. Boinet, l'auteur de tant de monographies si attachantes consacrées aux édifices religieux de Paris, aux cathédrales d'Amiens et de Bourges, à St-Quentin, etc.

II. — *Strasbourg* fait partie de la Collection *Villes d'Art célèbres ;* et cette seule indication suffit à en dire le mérite artistique et historique. Déjà avant la guerre, la Collection avait un *Strasbourg* du regretté H. Welschinger. Celui-ci étant épuisé, après la guerre on a voulu, devant une situation nouvelle, présenter un *Strasbourg* nouveau ; et qui était mieux désigné, pour en poursuivre l'exécution, que M. Delahache, l'historien de la *Carte au Liséré vert,* de l'*Exode,* de la *Cathédrale* elle-même *de Strasbourg ?* Dans son *Strasbourg* on reconnaîtra les qualités essentielles de sa personnalité : documentation précise, curiosité d'esprit qui l'aide à découvrir toujours des détails nouveaux, mais aussi sûreté de goût qui lui permet d'échapper à toute apparence d'érudition encombrante et de nous évoquer dans une lumière admirablement vivante vingt siècles d'histoire (Strasbourg fondée 15 ans av. J.-C. par Drusus) et d'art, de l'histoire la plus mouvementée qui se puisse concevoir, de l'art le plus divers, le plus ouvert à toutes les formes du beau. — P. 60 on nous parle du monument de « Jean Tauler, le célèbre prédicateur de la Réforme » : Réforme, avec une majuscule, désigne d'ordinaire le mouvement protestant du XVIe siècle : or Tauler, O. P., vivait au XIVe, 1290-1361 (né et mort à Strasbourg), et il a prêché ardemment la réforme, mais dans le sein de l'Eglise, comme ont fait tous les grands prédicateurs du moyen âge et de tous les temps. On l'appelait alors le *Doctor illuminatus* (ou encore *Doctor sublimis),* et ses œuvres n'ont pas cessé d'être goûtées du peuple catholique. Il était le frère en religion et le contemporain d'Henri Suso († 1365), tous deux disciples de maître Eckhart, provincial des Dominicains à Cologne († 1329), le fondateur de la mystique allemande.

« Ces pages ne sauraient contenir toute la ville, écrit mélancoliquement l'auteur au terme de son œuvre. Sa merveilleuse diversité échappe par endroits à toute classification. Il faudrait, après l'avoir vue, la voir et la revoir encore... De l'est et de l'ouest du Rhin, tous les bouleversements politiques et religieux se sont successivement inscrits dans ses formes et dans ses aspects... Ici, l'art s'est modelé sur une histoire constamment renouvelée, complexe, souvent tragique... ; et c'est dans une cité toujours jeune, ardente, ambitieuse, passionnée d'action, que se répercutent, vibrants encore, les échos de son formidable passé. »

III. — *Le Bourbonnais et le Berry :* fait partie de la Collection *Les Provinces françaises, Anthologies illustrées.* En tête, une étude, aussi claire que vivante, œuvre de M. A. Bernard, professeur à la Sorbonne, et de sa fille, nous présente, en 120 pages, le pays lui-même, ses régions naturelles, son histoire (avec sa préhistoire), ses habitants, leurs mœurs et coutumes caractéristiques, sa littérature provinciale. Le reste du volume est l'anthologie proprement dite, où ceux de nos écrivains qui ont aimé le Bourbonnais et le Berry viennent successivement nous en dire le charme et les beautés pittoresques, les originalités, les mœurs d'antan et d'aujourd'hui. Et l'illustration, comme dans toutes ces Collections, est de toute beauté.

IV. — Une des merveilles artistiques du Bourbonnais c'est Souvigny (à trois lieues de Moulins), qui conserve les tombes des princes de cette branche aînée des Bourbons dont Bourbon-l'Archambault, à quatre lieues plus loin, fut le berceau. Du château de Bourbon il ne reste plus qu'une ruine majestueuse et pittoresque. De Souvigny, siège, dès le IXe siècle, d'un prieuré bénédictin, clunisien au Xe, gouverné directement par les abbés de Cluny, dont deux des plus célèbres y vinrent mourir (S. Mayeul en 994, S. Odilon en 1049), pèlerinage très fréquenté (Hugues Capet y trouva, au tombeau de S. Mayeul, l'année même de sa mort, la guérison d'un mal rebelle ; le B. Urbain II y séjourna huit jours en 1095), il reste aujourd'hui, avec quelques bâtiments conventuels, l'église, chef-d'œuvre des styles roman et ogival (construite aux XIe et XIIe siècles, remaniée au XVe), avec ses mausolées des princes de Bourbon. Souvigny n'a cessé d'être un de nos grands pèlerinages d'art. Aussi lui a-t-on donné la majeure part (plus de 70 pages, contre moins de 20 à Bourbon) dans le volume que nous annonçons et qui fait partie de la Collection *Petites monographies des grands édifices de la France.*

V. — Le couvent de la reine à Versailles, c'est aujourd'hui le lycée Hoche. Ce fut, au XVIIIe siècle, une maison d'éducation pour jeunes filles, fondée par Marie Leczinska après la mort de son père Stanislas, et confiée par elle aux religieuses de la Congrégation Notre-Dame (S. Pierre Fourier). La chapelle fut l'œuvre de Richard Mique, un des architectes les plus renommés de l'époque (mort sur l'échafaud, avec son fils, le 19 messidor an II). Elle est digne de la monographie qui vient de lui être consacrée. Richard Mique appartient à cette génération qui, à la suite de Gabriel, s'éprit de la simplicité antique sans renier la grâce du XVIIIe siècle ; et sa chapelle est un des premiers monuments où s'affirma le style nouveau (contemporaine de Saint-Philippe-du-Roule par Chalgrin).

IMPRIMATUR

Lingonis, die 21 novembris **1923.**

EUG. LINDECKER, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

L'AGENDA
ECCLÉSIASTIQUE
MAME
est paru
Format très portatif
Poids très minime
Renseignements utiles :
Sacré-Collège, Épiscopat,
Postes et Télégraphes,
Intentions de Messes,
Visite des Malades,
Denier du Culte, etc...
Extrait du Rituel.
Reliure solide. Crayon.
A titre de propagande,
vente au prix coûtant :
1.25
Retenez-le dès maintenant.
Il sera bientôt épuisé !
ÉDITIONS MAME TOURS & PARIS

ANÉMIE
NEURASTHÉNIE, FAIBLESSE, CHLOROSE
Sirop de DESCHIENS à l'Hémoglobine
Régénérateur du sang, prescrit par l'élite médicale.
Supérieur à la viande crue et aux ferrugineux.
DESCHIENS, Paris, 9, Rue Paul Baudry 6 fr. franco et Pharmacies

LABORATOIRES BAILLY
A. BAILLY, 17, rue de Rome, PARIS
ANALYSES
Bactériologiques — Biochimiques — Alimentaires
(diphtérie, tuberculose) (sang, urines) (laits, vins, etc.)
RÉACTION DE WASSERMANN. — Notices et brochures sur demande.

Maison Catholique offre à nos Abonnés VINS DE BORDEAUX
Vin rouge à partir de 375 fr. la barrique de 225 litres. Blanc à partir de 450 fr., franco de tout, port, régie et fût compris. Expédition en demi-barrique et quart. Demander prix courant complet et 2 échantillons franco
à MM. Guy de BINOS et Cie négociants
2, rue de l'Union, à TALENCE (Gironde).

HARMONIUMS Médaille or 1900
ALEX. ROUSSEAU, GILBERT Sucr
113 & 115, rue de Vaugirard, PARIS
Le plus gr. choix d'Harmoniums d'occasion, garantis

LISEZ CECI Mme L. MARQUIS, directrice de l'Intermédiaire catholique de Besançon et de Genève, fondé en 1884, 2, rue Péclet, à Besançon, se recommande tout spécialement aux lecteurs de l'*Ami du Clergé* pour leurs achats en Montres, Pendules, Bijouterie et Orfèvrerie. Ils peuvent s'y adresser en toute confiance. Demander catalogues franco. Articles spéciaux pour 1res communions : Chapelets, Médailles, etc. — Prix avantageux.

Fondée en 1830
Registre du Commerce Seine, n° 43.793
LA NATIONALE
Entreprise privée assujettie au Contrôle de l'Etat
Siège Social
2, Rue Pillet-Will
PARIS
Rentes Viagères immédiates ou différées
aux taux avantageux des nouveaux tarifs
L'augmentation du revenu par la Rente Viagère est pour les personnes parvenues à l'âge de la retraite le remède le plus efficace à la cherté de la vie.
Renseignements confidentiels et prospectus gratuits au Siège Social, à Paris, ou chez les Agents Généraux en province

HUILE
Olive 5 lit. 31 fr. ; 10 lit. 58 fr.
Table 5 lit. 26 fr. ; 10 lit. 48 fr.
Arachide 5 lit. 24 fr. ; 10 lit. 44 fr.
Cafés verts et torréfiés. — Savon 72 % postal 10 k. 28 fr. Le tout fco
Œuvre de Ste-Thérèse, MARSEILLE. Chèque Postal 59-92

ŒUVRE OUVRIÈRE de l'abbé TRONCHET, fondée en 1887. Harmoniums garantis, prix réduits. Orgues à tuyaux. Pianos. Tous mobiliers d'églises, bancs, chaises, etc. 25 ouvriers avec machines-outils. Abbé TRONCHET, curé de Margon, Nogent-le-Rotrou (E.-et-L.)

GAUDRAP & Co
MAISON RECOMMANDÉE 21, Rue Borie, 21 — BORDEAUX —
Monopoles { « Graves des Rois de Gascogne » ½ sec. « Moulis-Claret », Bordeaux rouge très fin.
Vin blanc de Messe Sainte Croix du Mont (vin liturgique légitime).
— *Envoi gratis du Catalogue sur simple demande* —

FONDERIE SPÉCIALE DE CLOCHES
Les Fils de G. PACCARD
à Annecy-le-Vieux (Hte-Savoie)
Fondeurs de "La Savoyarde"
du bourdon de la victoire « La Jeanne d'Arc »
pour la cathédrale de Rouen
Sonnerie brevetée, à battant rétrolancé, *supprimant toute peine pour le sonneur et annulant tout ébranlement aux beffrois.*

TETRA GAZES Bté S.G.D.G. MARQUE DÉPOSÉE
CHEMISES, GILETS, CALEÇONS "TETRA"
Tissus spongieux remplaçant avantageusement la flanelle.
EXIGEZ cette MARQUE
GROS : Société Française des Tissus TÉTRA
12, Rue de Hanovre, PARIS-2e

AVIS A SUIVRE
La cure dépurative par les Grains de Vals est la plus efficace, la plus rationnelle et la plus économique. Le flacon pour 3 mois, 2 fr. 20, franco domicile toute la France ; 11, rue Joseph-Bara, Paris.

EUCHROMINE (Déposée)
Peinture à l'eau silicatée en poudre, applicable directement sur tous les matériaux (pierre, brique, plâtre, bois, etc.), à l'intérieur et à l'extérieur. Économique, solide et lavable, 25 nuances. 9, rue du Congo, PANTIN (Seine).

Les plus belles Prières, par L. Rouzic. — 2 vol. in-32 de 174 et 190 pages encadrées de rouge, à 2 f. l'un. — Paris, Lethielleux.

Un des recueils les plus pratiques de cette Collection miniature où M. Rouzic nous a donné déjà tant de suaves et fortes choses, et si bien dites, sur l'examen de conscience, la lutte, l'apostolat, la distinction, la joie, le respect humain, la vocation, le mariage, la Messe et la Communion, etc. Il nous apprend maintenant à dire nos « plus belles prières, » prières usuelles d'abord (signe de la Croix, *Pater, Ave, Credo, Confiteor*), puis quelques psaumes (*De profundis, Miserere, Laudate Dominum,* avec généralités substantielles sur les Psaumes), les Cantiques (*Magnificat, Benedictus, Gloria Patri*), puis, au t. II, les hymnes du Paroissien et les Proses du Missel Romain. — Un troisième opuscule complétera prochainement la série.

Guide canonique pour les Constitutions des Instituts à vœux simples, par Mgr Battandier. — 6e édition. In-8 de XL-492 p., 15 f. — Paris, Gabalda.

Ouvrage qui depuis longtemps est aux mains de quiconque doit à un titre quelconque s'occuper des Communautés religieuses. Il y a vingt-cinq ans que le cardinal Vannutelli a chargé l'auteur de codifier les décisions rendues par la Congrégation des Evêques et Réguliers sur les Constitutions des Instituts à vœux simples; et depuis, Mgr Battandier n'a cessé de tenir son travail à jour. Il est mort il y a deux ans; mais déjà, avant de mourir, il avait préparé l'édition qui paraît maintenant par les soins des moines de Ste-Marie-Madeleine de Marseille. C'est un *guide;* et c'est un Traité complet, lucide et pratique, pour tout ce qui dans la vie des Instituts à vœux simples est du ressort du Droit canonique.

Histoire partiale, Histoire vraie, par Jean Guiraud. — T. IV. *L'Ancien Régime* (XVIIe-XVIIIe siècles), 2e Partie. — XIIe édition. In-12 de 408 p., 8 f. — Paris, Beauchesne.

Ce volume est consacré, comme le savent les innombrables lecteurs et admirateurs des précédentes éditions, tout entier à la Cie de Jésus, à l'origine des accusations portées contre les Jésuites, à leurs Constitutions, leur politique, leur morale (le régicide), leurs fonctions de confesseurs des rois, leur suppression. La nouvelle édition est revue : en fait d'histoire et d'apologétique, tout est toujours à tenir au courant. Elle est surtout accrue d'un Appendice à propos du Bref de suppression de la Compagnie, *Dominus ac Redemptor :* M. Guiraud y donne une vigoureuse leçon d'histoire à ceux qui l'ont attaqué dans les pamphlets que l'on sait. Il prépare d'ailleurs une histoire complète de la suppression des Jésuites.

Quelques histoires vraies, par C. Tézenas du Montcel. — In-8 illustré de 176 p., 6 f. — Lyon, Vitte.

L'autre jour, *couv.* p. 222, nous rappelions quelques recueils de bons livres d'histoires pour enfants, en possession depuis longtemps de la faveur méritée du public. Voici une nouveauté qui nous arrive, et qui est exquise. Titre bien simple, et qui semble d'abord ne pas dire grand'chose, et qui, quand on a lu l'ouvrage, dit tout : *Histoires* VRAIES. Oui, *vraies,* tout est en ce mot. Il n'est pas possible d'écrire quelque chose de plus vivant, de plus authentique. Ce sont des scènes vécues, qui vous mettent en une lumière parfois terrible les suites, lointaines ou proches, des défauts de l'enfance, amour-propre, vanité, jalousie (oh ! cette effrayante histoire du petit frère d'Octavie !), paresse, mauvaises compagnies, ingratitude, etc. Il y a là deux douzaines de récits qui seront dits demain à tous les enfants de nos écoles chrétiennes, de nos patronages. On y met en scène surtout des fillettes, mais souvent des garçons aussi, par exemple cette histoire (p. 97-110) de *Fausse route,* une des plus émouvantes du recueil.

L'auteur nous dit que ces histoires ont été parlées avant d'être écrites : oh ! certainement, ce n'est pas dans le silence du cabinet que l'on trouve le secret de cette simplicité, de cette aisance, de cette tendresse. Il y a là un modèle achevé de ton à prendre pour quiconque s'occupe des enfants.

POUR LE VIN DE MESSE
s'adresser
aux PÈRES TRAPPISTES
de N.-D. des Neiges, par LA BASTIDE (Lozère

Gde Marbrerie "Ste-Jeanne d'Arc"

L. BARRAU
Lauréat de l'Ecole des Beaux-Arts
Toulouse-Paris
29, Allée Alphonse-Peyrat, Toulouse (Hte-Garonne)
Mobilier religieux, plaques commémoratives, marbres, pierre, autels, chaires à prêcher, appuis de communion, statues, chemins de croix.
Travaux artistiques. — Prix très réduits

ECZEMA
Hémorroïdes, Ulcères Variqueux, Démangeaisons, Pyorrhée dentaire Brûlures, Engelures, Fistules, etc., *sont radicalement guéris par le*
BAUME DES 5 PLAIES
Soulagement dès la première application.
Envoi franco contre Mandat ou Chèque de **6 fr.**
NOTICE GRATUITE SUR DEMANDE
LABORATOIRE DES 5 PLAIES, Div K
17, Av. de la Bourdonnais, Paris 7e

Pour les CIERGES LITURGIQUES
s'adresser aux PP. TRAPPISTES, de N.-D. des Dombes
par MARLIEUX (Ain)
Leur Ciergerie est la seule dirigée par des Religieux
Demandez aussi : LA MUSCULINE des PP. TRAPPISTES de N.-D. des Dombes
Bonbons de viande crue contre la tuberculose, la phtisie, l'anémie, etc.

FONDERIE SPÉCIALE DE CLOCHES Ancienne Maison Chambon-Durand
Georges RONAT, successeur, Route de Paris, CHALETTE (Loiret)
MAISON FONDÉE EN 1860

Bourdons, carillons, montures en tous genres, coussinets tourillons de tous systèmes. — Fournitures d'accessoires. — Sonnerie automatique par l'électricité. — Restauration de cloches fêlées, par le procédé **Chambon,** 10 ans de garantie, accords et tons très exacts. — Métaux de 1er choix. — **Livraison rapide.** — **Références de tout 1er ordre. — Prix modérés.**

BANQUE PRIVÉE

Dans sa séance du 5 de ce mois le Conseil d'administration de cet Etablissement a décidé de proposer à l'approbation de ses actionnaires, convoqués en assemblée générale extraordinaire, une opération financière dont le principe était à l'étude depuis plusieurs mois et dont les modalités ont trouvé récemment leur forme définitive.

Cette opération a pour objet de mettre la Banque Privée en situation de satisfaire aux besoins de son activité croissante par l'apport de ressources nouvelles, en même temps qu'il sera procédé à la complète ventilation de certains comptes issus de la période de guerre.

L'opération envisagée comporte une réduction du capital suivie immédiatement d'une augmentation qui reportera ce capital à cent millions. Il sera attribué aux anciens actionnaires des parts bénéficiaires dont la valeur de remboursement constituera une large atténuation au sacrifice consenti. Un groupe important, qui a pu apprécier la valeur du champ d'action de la Banque Privée et sa productivité, souscrit ferme la totalité de l'augmentation de capital, sous la seule réserve du droit attribué par les statuts aux actionnaires.

ARMAND BLANCHET

Ingénieur des Arts et Manufactures

Fondeur de Cloches

237, rue St-Martin, PARIS

FOURNISSEUR de l'Administration des BEAUX-ARTS

Sonneries et mise en volée des cloches par l'électricité.

ŒUVRE DE VINS DE MESSE

"Union Fraternelle"

Coopérative ecclésiastique d'Albi

Patronée par Monseigneur l'Archevêque d'Albi

Fournisseurs : **DUBOUSQUET et Cie**

PROPRIÉTAIRES-RÉCOLTANTS

Domaine de VITRAC, par Gaillac (Tarn)

Délégué de la Coopérative pour Renseignements et Commandes

Abbé RAYNAL

Curé de FLORENTIN par MARSAC (Tarn)

Vins en Cercles - Vins secs en bouteilles

Garantis pur jus de raisins frais

GRANDS MOUSSEUX

EXPÉDITIONS DIRECTES DE LA PROPRIÉTÉ

Prix-Courants sur Demande

MONTRES-BIJOUX-CHRONOMÈTRES

de la Manufacture

Comptoir " LA GLANEUSE "

9, rue des Noyers, **BESANÇON** (Doubs)

Envoi franco sur demande du Catalogue illustré

REMISE AUX MEMBRES DU CLERGÉ

Bons de la Défense Nationale

Les émissions de « Bons de la Défense Nationale » sont destinées à favoriser l'épargne, à empêcher la thésaurisation des billets de banque et à fournir au Trésor des ressources temporaires. Elles continuent à remplir, avec le plus vif succès, le triple rôle qui leur est assigné. Elles accroissent les revenus privés et fortifient le crédit public. Elles facilitent la reconstitution économique du pays et elles permettent à l'Etat de satisfaire à tous ses engagements Aucun placement ne saurait offrir des avantages plus certains. En souscrivant aux **Bons de la Défense Nationale** on fait de ses billets de banque improductifs l'usage le plus rémunérateur et le plus fécond.

FABRIQUE de Lunettes et de Pince-Nez

LES FILS D'EMILE TOURNIER, A MOREZ (JURA)

Membres de l'Union Fraternelle et des Economats chrétiens

Vente directe au détail, par simple correspondance

Exécution des **ordonnances d'oculistes**

Envoi franco du **Catalogue illustré** très avantageux

Bien mettre la seule adresse exacte ci-dessus

LIBRAIRIE René GIARD

ACHETE au maximum de leur valeur toutes bibliothèques & lots de livres de théologie patrologie littérature etc.

L'Office général de Commission

JUST POISSON, 37, rue de Lille, PARIS, 7e

FOURNIT AUX CONDITIONS LES PLUS AVANTAGEUSES :

Tous les **Ouvrages** français et étrangers;
Abonnements aux Journaux et Revues franç. et étrang.;
Exécution des **Reliures** de luxe et courantes ;
Bibliothèques paroissiales et scolaires. **Livres de prix** ;
Tous articles concernant **le Clergé et le Culte.** Objets de piété, bronzes et ornements d'Eglise, statues, médailles, imagerie, musique.

Circulaire franco. Renseignements sur demande accompagnée d'un timbre pour la réponse

---

MARBRERIE RELIGIEUSE

AUTELS, RETABLES, CHAIRES, EX-VOTOS, etc...

RÉFÉRENCES :

Basiliques de Fourvières et de Lourdes

DESSINS & DEVIS SUR DEMANDE

Société des Marbres, Pierres & Granits ANONYME Capital 2.000.000 f.

23, Quai des Brotteaux, **LYON**

Léon GUINET, Administrateur-Directeur

Ateliers de marbrerie : **Lyon, Buxy et Molinges.** — Scieries de marbre : **Grenoble et Molinges.** — Carrières de pierres : **Buxy, Colombier, Rocheret.** — Carrières de marbres : **Jura, Pyrénées, Italie.** —

ANTI-EPILEPTIQUE DE LIÈGE

guérit toutes les maladies nerveuses

FANYAU, PHARMACIEN, LILLE

Demandez Brochure et renseignements gratis sur ce précieux remède.

OCCASION

DUPLICATEURS RONEO N° 8

950 fr. au lieu de **1590** fr. Etat neuf, garantis 10 ans. Facilités de paiement. **Chatain** Passage Hôtel-Dieu, **Lyon**

Avant d'acheter n'importe quel Instrument de Musique

DEMANDER LE CATALOGUE

Jérôme Thibouville-Lamy & Cie

68 à 72, Rue Réaumur, Paris.

La plus importante Manufacture

D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE

du Monde. — Fondée en 1790.

Conditions spéciales et confidentielles accordées aux MEMBRES DU CLERGÉ.

ENGRAIS DEROME

BAVAY (Nord)

Registre du Commerce d'Avesnes-s-Helpe. N° Inscript. 2625

ASTHME

Bronchite Chronique

EMPHYSÈME et toutes les OPPRESSIONS

Guérison par POUDRE et CIGARETTES ESCOUFLAIRE

CH. ESCOUFLAIRE, Agent Général à BAISIEUX (Nord) envoie GRATIS et FRANCO une BOITE d'ESSAI avec NOMBREUX CERTIFICATS de GUÉRISONS.

VITRAUX

L. BALMET — **108, Cours St-André, GRENOBLE** — Vitraux en tous genres et tous styles. Restauration (v. p. 213, n° 18 oct. de l'*Ami*).

Pour VIN DE MESSE

s'adresser en toute confiance à :

M. le chanoine JOUBERT, propriétaire-récoltant

à LA ROCHE-CHÉNEDÉ, Charcé, par Brissac (M.-et-L.). Timbre pour réponse